

---

## Témoignages et œuvres littéraires sur le massacre de Babij Jar, 1941-1948

*Testimonies and writings on Babii Iar, 1941-1948*

**Boris Czerny**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9401>

DOI : 10.4000/monderusse.9401

ISSN : 1777-5388

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 523-570

ISSN : 1252-6576

**Référence électronique**

Boris Czerny, « Témoignages et œuvres littéraires sur le massacre de Babij Jar, 1941-1948 », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 53/4 | 2012, mis en ligne le 10 décembre 2015, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9401> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.9401>

---

BORIS CZERNY

## TÉMOIGNAGES ET ŒUVRES LITTÉRAIRES SUR LE MASSACRE DE BABIJ JAR 1941-1948<sup>1</sup>

De septembre 1941 à novembre 1943 le lieu-dit Babij Jar, vaste ravin situé dans la périphérie de Kiev, devint un immense charnier où s'entassèrent les corps de milliers de Juifs fusillés entre les 29 et 30 septembre 1941 ainsi que ceux de prisonniers de l'Armée rouge, de nationalistes ukrainiens, de familles entières de tsiganes, et les cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants massacrés tout au long de l'occupation de la ville par l'armée allemande. Paul Blobel qui assurait le commandement de l'Einsatzkommando 4a de l'Einsatzgruppe C opérant en Ukraine fut chargé à partir de juin 1942 d'effacer les traces des sites de tueries. Cette opération qui prit le nom de code 1005 consista le plus souvent – comme ce fut le cas à Babij Jar – à déterrer les cadavres et à faire brûler les corps sur d'immenses bûchers. L'opération 1005 à Kiev constitua un épisode majeur du récit sur Babij Jar dès la libération de la ville par les Soviétiques, puis dans l'immédiat après-guerre, notamment au cours du procès de Nuremberg.

En 1961, par suite de fortes pluies, une digue construite en surplomb du ravin céda, provoquant un important éboulement de terre. Les travaux entrepris pour combler le fossé entraînèrent la disparition de la sépulture et des traces matérielles des massacres. Dans le même temps, sous la pression d'une partie de la population, les autorités de la ville décidèrent l'édification d'un monument dédié sans distinction à tous les « paisibles citoyens soviétiques » morts durant l'occupation allemande. L'absence de monuments et l'occultation de l'origine des victimes, leur appartenance nationale, furent à l'origine dans la ville d'un mouvement de contestation. Au début des années 1960, les pressions d'une partie de l'intelligentsia soviétique en faveur de la reconnaissance de la particularité juive de la Shoah trouvèrent leur point d'orgue dans la publication en 1961 par Evgenij Evtušenko (1933-) d'un poème intitulé *Babij Jar* mis en musique par Dimitrij Šostakovič (1906-1975).

---

1. À Anna Linnik (Memorial'nyj Zapovednik Babij Jar, Kiev) pour son aide. Sans elle, cet article n'aurait pas pu être écrit.

Les polémiques au sujet de Babij Jar en tant que lieu de mémoire et d'affirmation identitaire – juive ou soviétique – redoublèrent au moment de la formation d'une dissidence juive en URSS et en Ukraine, tout particulièrement au moment de la sortie en 1966 du roman-document *Babij Jar* d'Anatolij Kuznecov (1929-1979). La version non censurée de cette œuvre fut publiée en Occident au début des années 1970. Le texte suscita alors un vif intérêt dans les pays anglo-saxons, aux États-Unis notamment. En France, au contraire, il passa relativement inaperçu<sup>2</sup>.

Cette présentation succincte de faits<sup>3</sup> permet d'appréhender l'évolution chronologique des différents articles et ouvrages sur Babij Jar qui, avant d'être un objet d'études historiques, fut l'instrument d'un combat politique et idéologique entre l'Est et l'Ouest. Ainsi, oubliant bien vite leur propre faillite dans la mise en œuvre d'actions susceptibles d'arrêter ou de ralentir l'extermination des juifs d'Europe, les USA élevèrent Babij Jar au rang de symbole de l'antisémitisme soviétique. Les dirigeants de l'URSS, quant à eux, mettaient en avant les pertes immenses subies par l'ensemble de la population soviétique. La mort et les souffrances des Juifs soviétiques s'inscrivaient dans l'histoire globale de la Grande Guerre patriotique et ne devaient pas être considérées séparément de celles des citoyens des autres nationalités composant l'URSS.

L'effondrement de l'URSS en 1991 et l'ouverture des archives à l'Est permirent aux historiens de mener des études fondamentales qui portèrent pour l'essentiel sur la reconstitution du déroulement des multiples massacres, la localisation exacte des différentes vagues de fusillades et les populations concernées. Ces travaux ont complété par des données locales et concrètes les informations précises exposées en particulier par Raul Hilberg (1926-2007) dans la partie consacrée aux « opérations mobiles de tuerie » dans son ouvrage de référence *La Destruction des Juifs d'Europe* dont la rédaction fut entreprise dès 1948<sup>4</sup>. En Ukraine, la recherche d'une vérité historique nécessaire à l'édification d'une mémoire collective se heurta dès le début – et se heurte toujours – à la question délicate de la collaboration des populations non juives et des relations interethniques dans un contexte dépassant largement celui du conflit mondial et englobant en particulier la révolution de 1917, la guerre civile, la dékoulakisation et la grande famine – le Golodomor – des années 1932-1933, deux épisodes imputés rapidement aux « agents juifs du NKVD » et utilisés comme autant de justifications à l'hostilité des Ukrainiens envers le « judéo-bolchevisme ». Les expéditions d'identification et d'expertise de tous les sites de tueries des Juifs perpétrées par les unités mobiles nazies en Ukraine menées ces dernières années par le père Patrick Desbois ainsi que les études de l'historien

---

2. Le livre d'Anatolij Kuznecov a été republié récemment dans une version rendue conforme à l'original : Anatoli Kouznetsov, *Babi Yar, Roman-document*, préface Annie Epelboin, trad. A. Epelboin, M. Menant, P. : Robert Laffont, 2011.

3. Pour un exposé de l'histoire du site et des enjeux mémoriaux, voir : Boris Czerny, « Babij Jar, La Mémoire de l'Histoire », *Revue d'histoire de la Shoah*, 181, 2004, p. 61-75.

4. Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Fayard, 1988, t. 1.

Yitzhak Arad et l'ouvrage collectif *The Shoah in Ukraine, History, Testimony*<sup>5</sup> ont favorisé l'émergence d'une cartographie du massacre des Juifs dans les contextes spécifiques des différentes régions historiques composant l'Ukraine actuelle. Dans le même temps, un certain nombre d'études sur la « réception » de la Shoah aux États-Unis et en Israël ont apporté un éclairage nouveau sur l'« ignorance » des alliés et des mass médias de l'ampleur de l'anéantissement de la population juive à l'Est<sup>6</sup>.

Dans l'ensemble, jusqu'à ces dernières années, si l'on excepte l'épisode Evtušenko, la littérature et, de manière générale, la création artistique ont été largement délaissées. Les récents travaux de Maxim Shrayner sur les poètes juifs correspondants de guerre témoins des massacres ainsi que le livre d'Annie Epelboin et Assia Kavroguina sur la littérature des ravins sont à notre connaissance les premières études consacrées à la transmission et la transformation littéraire des témoignages sur les tueries de masse en Ukraine<sup>7</sup>. M. Shrayner focalise son attention sur la création poétique des correspondants de guerre et publicistes juifs écrivant en russe en partant du postulat que leur origine – juive – est un facteur d'unité et de cohérence permettant de considérer toute leur production comme un ensemble logique. Mesdames Epelboin et Kavroguina privilégient pour leur part une approche chronologique et littéraire et suivent l'évolution du motif des massacres de masse dans la littérature russe-soviétique depuis 1941 jusqu'à aujourd'hui. Notre point de départ est aussi la littérature considérée dans le sens russe du mot de texte écrit sur un sujet donné, et nous englobons donc sous ce terme toute forme de documents écrits en russe, ukrainien ou yiddish : journaux intimes, témoignages recueillis dans le cadre des collectes de renseignements effectués par les autorités soviétiques et le Comité juif antifasciste en vue de constituer un *Livre noir* des exactions commises par les nazis sur la population civile juive, articles de journaux, poésies. Plus précisément les différentes sources utilisées sont *Le Livre noir* dans sa traduction et sa version française de 1995, *Le Livre noir inconnu*<sup>8</sup> reprenant

5. I. Arad, réd., *Uničtoženie evreev v SSSR v gody nemeckoj okkupacii (1941-1944) : sbornik dokumentov i materialov* [L'extermination des Juifs en URSS pendant l'occupation allemande (1941-1944)], recueil de documents], Jérusalem, 1992 ; Ray Brandon and Wendy Lower, eds., *The Shoah in Ukraine, History, Testimony* Ty, Indiana University Press, 2008.

6. Nous utilisons le terme global de Shoah recouvrant tout l'anéantissement des Juifs d'Europe durant la Seconde Guerre mondiale, même si les tueries massives relèvent d'un processus de destruction distincte de celui des camps.

7. Maxim D. Shrayner, « Jewish-Russian Poets Bearing Witness to the Shoah, 1941-1946: Textual Evidence and Preliminary Conclusions », *Studies in Slavic Languages and Literatures*, ICCEES [International Council for Central and East European Studies], Congress Stockholm, 2010, Pares and Contributions, edited by Stefano Garzonio, p. 55-119 ; Annie Epelboin, Assia Kovroguina, *La Littérature des ravins : Écrire sur la Shoah en URSS*, P. : Robert Laffont, 2013 ; Maxim Shrayner, *I Saw it: Ilya Selvinsky and the Legacy of Bearing Witness to the Shoah*, Studies in Russian and Slavic Literatures, Cultures, and History, Boston, 2013.

8. M. Parfenov, dir., *Le livre noir : textes et témoignages réunis par I. Ehrenbourg, V. Grossman*, traduit du russe par Y. Gauthier, L. Jurgenson, M. Kahn, P. Lequesne et C. Moroz, Arles : Actes Sud, 1995 ; Y. Arad, T. Pavlova, I. Altman, A. Weiss, B. Kaptelov, Š. Krakovskij, Š. Spektor, dir., *Neizvestnaja černaja kniga svidetel'stva očevidec'ev o katastrofe sovetskih evreev, (1941-1944)* [Le livre noir inconnu, témoignages sur la tragédie des Juifs soviétiques], Jérusalem – Moscou – Yad Vashem : GARF (Gosudarstvennyj Arhiv Rossijskoj federecai), 1993.

les textes et témoignages qui n'avaient pas été retenus à l'origine dans *Le Livre noir* en raison des dénonciations explicites de l'implication des populations locales dans les massacres<sup>9</sup>. Nous incluons également dans notre étude des documents d'archives tels que des rapports d'interrogatoires menés par différentes instances soviétiques officielles, des extraits de la presse en russe, en yiddish, ainsi que des poèmes. Certaines de ses œuvres en vers furent publiées officiellement dans la presse soviétique dans leur totalité ou en partie, d'autres ne furent connues pendant longtemps qu'en Occident<sup>10</sup>. L'ensemble de ces documents constituent un « texte sur Babij Jar » comportant un certain nombre d'invariants propres en particulier à la nature des victimes et à la topographie de la sépulture. La comparaison de textes d'origines et de genres distincts permettra, du moins nous l'espérons, de suivre la migration des images et leurs transformations et, *in fine*, de définir la principale caractéristique des différentes formes de témoignages.

Notre étude est limitée dans le temps. Elle commence en 1941, date du début du conflit sur le territoire soviétique et s'achève en 1948, année de la fermeture du journal yiddish *Ejnikajt* publié en URSS pendant la guerre. Nous n'évoquerons que les écrits concernant Kiev et le massacre de la population juive. Il n'est évidemment pas question de nier l'assassinat de personnes non juives à Babij Jar, mais de souligner l'extraordinaire ampleur du massacre d'une grande partie de la population juive de Kiev en l'espace de deux jours et en un seul lieu. Jamais, ni auparavant ni après en Ukraine, un nombre aussi important d'hommes, de femmes et d'enfants ne furent assassinés pour la seule raison de leur « appartenance raciale » au peuple juif. Enfin, seules les représentations des victimes juives seront abordées. D'autres thèmes et motifs liés par exemple à la perception de la « catastrophe » et de la destruction pourront être l'objet d'études ultérieures. Notre analyse est littéraire et n'a donc pas pour objectif de reconstituer « la vérité historique ». Plaçant la littérature et la littérarité, autrement dit la façon dont le texte communique une information en ajoutant une dimension esthétique, au centre de notre travail, nous considérons que le contenu même des textes doit permettre d'établir des connexions éventuelles avec d'autres œuvres s'inscrivant dans la thématique malheureusement très vaste de la souffrance juive.

9. Voir la recension de ces deux ouvrages par Antonella Salomoni dans *Annales, Histories, Sciences Sociales*, 52 (3), 1997, p. 669-672.

10. Nous incluons dans cette partie les témoignages présents dans le *Livre noir*. Le choix de laisser les témoignages en l'état ou de les adapter fut au centre de discussions entre les différents rédacteurs du *Livre noir*. Tout témoignage oral à partir du moment où il est transcrit peut être considéré comme « travaillé ». Voir à ce sujet l'introduction d'Il'ja Altman, « Sud'ba Černoj knigi [Le destin du livre noir] », *Neizvetsnaja Černaja kniga*, p. 16-29. Sont également utilisés des textes trouvés dans les archives à Yad Vashem (Jérusalem), au GARF (Moscou) et dans les archives de Kiev. Pour une présentation complète des témoignages sur Babij Jar : Vitalij Nahmanovič, « Istočniki i literatura, Problemy sistematizacii osobennosti izučenijsa, Babij Jar [Sources et littérature, Problèmes de systématisation de la particularité de l'étude, Babij Jar] », *Babij Jar, Čelovek, Vlast', Istorijska. Dokumenty i materialy v 5 knigah, kniga 1, Istoričeskaja topografija, Hronologija sobytij* [Babij Jar, l'homme, le pouvoir, l'histoire. Documents en 5 tomes, livre 1 : topographie historique, Chronologie des événements], Tat'jana Estaf'eva, Vitalij Nahmanovič, sost., Kiev : Vneštorgizdat, 2004. <http://www.kby.kiev.ua/book1/articles/mart4.html>. Voir le détail sur le contenu de ces ouvrages en annexe.

## Les témoins directs

Avant Kiev, avant le 19 septembre et l'entrée des forces nazies dans la ville, le massacre des populations relevait principalement d'une adaptation froide et cynique au contexte local. Le ralentissement d'une progression militaire prévue plus rapide à l'intérieur du territoire soviétique et les difficultés d'approvisionnement sont autant de raisons pratiques généralement avancées pour expliquer le passage des « pogroms » organisés, comme à Lvov le 30 juin 1941, Luck le 2 juillet, puis à Dubno courant juillet, à la méthode des massacres systématiques et planifiés à partir de la fin juillet 1941. À cette date, les tueries s'accomplissent selon un déroulé invariable consistant à éliminer d'abord des hommes juifs communistes, des prisonniers de guerre<sup>11</sup> et ce, dès l'entrée en ville, avant d'annoncer le rassemblement de tous les Juifs sans exception d'âge ou de sexe, prélude à leur massacre avec l'aide de collaborateurs locaux. Au lieu d'être utilisés pour ranger, nettoyer et d'être exploités jusqu'à l'épuisement et la faim à l'accomplissement de travaux de force prenant généralement plusieurs semaines, les Juifs de Kiev furent massacrés en quelques jours par les forces combinées des SS, de la police et de la Wehrmacht. Cette brutalité inouïe par son ampleur fait de la tuerie de Kiev non la quintessence de la « Shoah » en Ukraine, mais un cas particulier, exceptionnel et imprévisible et ce, en dépit des rumeurs sur la violence des actes antijuifs qui franchissaient la ligne du front<sup>12</sup>. La propagande soviétique avait beau affirmer que « l'ennemi ne boirait pas l'eau du Dnepr », que « Kiev était et resterait soviétique » ou que « la ville serait bien vite libérée », les réfugiés des zones déjà occupées et les soldats des unités défaites de l'Armée rouge apportaient avec eux des nouvelles effrayantes sur les exactions commises par les nazis.

La présence de réfugiés à Kiev signifie-t-elle que d'autres Juifs en plus des habitants (juifs) de la ville furent aussi massacrés à Babij Jar ?

En 1941, sur la totalité de la république d'Ukraine – en prenant en compte les territoires incorporés en 1939 : la Galicie orientale et la Volhynie occidentale,

---

11. Établi pour Babij Jar selon les dépositions suivantes : Protokol doprosa v NKGB v kačestve svidetelja učastnika sožženija trupov v Bab'em Jaru L. Ostrovskij, témoin et participant à l'extermination par le feu des cadavres à Babij Jar, 12 nov. 1943, copie tapée à la machine], DA SBU (Deržavnyj Arkhiv Služby Bezpeki Ukrainy – Archives d'État du Service de sécurité de l'Ukraine), 12 nojabrja 1943, f. 7, op. 8, spr. 1, ark. 32–37. Kopija. Mašinopis' <http://www.kby.kiev.ua/book1/documents/doc12.html> ; Iz Protokola doprosa v NKGB v kačestve svidetelja očevidca rasstrel'ov v Bab'em Jaru I. Janoviča, 15 nojabrja 1943 [Extrait du procès-verbal de l'interrogatoire au NKGB de I. Janovič, témoin d'exécutions par fusillade à Babij Jar, 15 nov. 1943, original manuscrit], DA SBU, f. 65, spr. 937, t. 1, ark. 2–2zv. Original. Rukopis'. <http://www.kby.kiev.ua/book1/documents/doc15.html> ; Iz Protokola doprosa v NKVD v kačestve svidetelja očevidca rasstrel'ov v Bab'em Jaru M. Lucenko, 15 nojabrja 1943 [Extrait du procès-verbal de l'interrogatoire au NKGB de M. Lucenko, témoin d'exécutions par fusillade à Babij Jar, 15 nov. 1943, original manuscrit], DA SBU, f. 65, spr. 937, t. 1, ark. 3–5. Original. Rukopis'.

12. Dieter Pohl, « The Murder of Ukraine's Jews under German Military Administration and in the Reich Commissariat Ukraine », in Brandon and Lower, éds, *The Shoah in Ukraine*, p. 23–76 ; Il'ja Levitas, *Babij Jar, 1941–2011, Tragedija, Istorijska Pamjat'* [Babij Jar, 1941–2011, Tragédie, histoire, mémoire], Nacional'nyj istoriko-memorial'nyj fond, 2011, p. 12.

la partie nord de la Bucovine et le territoire d'Izmail – la population juive totale s'élevait à 2,47 millions<sup>13</sup>. Sur ce nombre, 1,6 million périrent des mains des nazis et de leurs complices<sup>14</sup>. Plus ou moins 100 000 parvinrent à survivre en se cachant, en étant internés dans des camps ou enfermés dans des ghettos, le reste, soit 900 000, parvint à fuir l'avancée allemande en se dirigeant vers l'est<sup>15</sup>. Une partie de cette population juive, ainsi que des non-juifs purent fuirent la ville dans le cadre de l'évacuation organisée au moins sur le papier par les autorités soviétiques<sup>16</sup>. Globalement en Ukraine soviétique les couples mixtes juifs/non juifs s'élevaient à 17-18%, mais le pourcentage était plus élevé dans les grands centres urbains et à Kiev par exemple, où l'ensemble de la communauté juive comptait environ 250 000 hommes, femmes et enfants<sup>17</sup>. Selon le chiffre communément retenu et établi par les autorités allemandes, 33 771 Juifs périrent à Babij Jar entre les 29 et 30 septembre 1941. Les dernières estimations évaluent à 64 000 le nombre de Juifs tués à Kiev en 1941 contre 10 500 en 1942 et 100 en 1943<sup>18</sup>. Mais au-delà des chiffres qui finissent par étouffer par leur ampleur la dimension humaine de la tragédie se pose la question de l'identité des Juifs assassinés à Babij Jar ? Étaient-ils, comme l'inscrivait dans son journal intime lors d'une visite à Harkov' le très opportuniste publiciste et critique littéraire David Zaslavskij, « la part la moins valable, la moins stable de Juifs d'URSS, cette part qui avait perdu à la fois sa dignité personnelle et collective ? » À propos de ces « rebuts » de la société soviétique, Zaslavskij ajoutait que « tout personne juive qui, pour une raison ou une autre, était restée lors de l'occupation allemande et ne s'était pas

---

13. Šmuel' Spektor, « Ukraina. Evrei Ukrainy v gody Vtoroj Mirovoj Vojny (1939-1945) [Ukraine. Les Juifs d'Ukraine pendant la Seconde Guerre mondiale (1939-1945)] », *Kratkaja Evrejskaja Enciklopedija*, Jérusalem : Obščestvo po issledovaniju Evrejskikh obščin, 1976-2005, t. 8, col. 1244-1254.

14. A. Kruglov, sost., *Sbornik dokumentov i materialov ob uničtoženii nacistami evreev Ukrainy v 1941-1944 godakh* [Recueil de documents sur l'extermination des juifs d'Ukraine par les nazis en 1941-1944], Kiev : Institut Iudaiki, 2002.

15. Pohl, « The Murder of Ukraine's Jews under German Military Administration... ».

16. Rebecca Manley, *To the Tashkent Station: Evacuation and Survival in the Soviet Union at War*, Cornell University Press, 2009.

17. Pohl, « The Murder of Ukraine's Jews under German Military Administration... », p. 25.

18. Alexander Kruglov, « Jewish Losses in Ukraine, 1941-1944 », in Brandon and Lower, éd., *The Shoah in Ukraine*, p. 272-290 ; Kiril Feferman, *Soviet Jewish Stepchild, The Holocaust in the Soviet Mindset, 1941-1964*, VDM Publishing, 2009 ; dans la presse soviétique, le nombre de victimes juives à Kiev a souvent varié, tout comme leurs appellations. Elles furent parfois désignées comme juives, parfois aussi par l'expression « paisibles citoyens soviétiques ». 52 000 Juifs dans les *Izvestija* de 19 novembre 1941 ; 52 000 citoyens soviétiques dans la *Pravda* du 6 janvier 1942 avec accent mis sur l'origine juive des victimes, même nombre de 52 000 dans les *Izvestija* du 2 avril 1942 mais aucune notation sur l'identité juive des victimes, puis 86 000 personnes dans la *Pravda* du 4 juillet 1942, pour arriver finalement au chiffre de 60 000 Juifs comptabilisés bizarrement avec ceux de Dnepropetrovsk dans la *Pravda* du 19 décembre 1942. Dans la *Pravda* du 1<sup>er</sup> mars 1944, il est question de « citoyens soviétiques » et dans le rapport final de la commission chargée des enquêtes sur les actes de barbarie commis par les nazis, à la date du 25 septembre 1945, il est indiqué que plus de 100 000 hommes, femmes, enfants, personnes âgées ont été exécutés à Babij Jar.



suicidée, s'était condamnée elle-même à la mort et si elle avait en plus gardé avec elle ses enfants [...], elle était un traître. »<sup>19</sup>

Des traîtres les Juifs de Kiev ? Des êtres indignes de vivre ? Qui étaient-ils ?

Afin de répondre à cette question, nous nous référerons aux documents collectés en 1943-1944 à Kiev par la Commission extraordinaire chargée d'enquêter sur les forfaits commis par l'envahisseur nazi dans les territoires soviétiques occupés. Nous utiliserons également *Le Livre noir* et les dépositions faites par des témoins lors de la préparation, en 1946, du procès des officiers allemands ayant commis des crimes en Ukraine. Enfin, nous disposerons d'autres sources qui sont des documents d'archives et des lettres de soldats. Nous ne distinguons pas les témoignages selon les origines de leurs auteurs mais selon la tonalité et le contenu des textes et ceci pour deux raisons. Premièrement, nous faisons le choix de laisser parler les documents sans imposer une approche subjectivisée par l'appartenance nationale des écrivains. Cette neutralité est selon nous la plus juste façon de nous concentrer sur le « message » en lui-même. Deuxièmement, à l'heure du début des hostilités les citoyens soviétiques étaient supposés appartenir à une société dans laquelle les distinctions nationales étaient un reliquat de la culture bourgeoise, il semble donc intéressant de noter comment, malgré tout, des allusions « juives » pouvaient se glisser entre le non-dit et les interdits. Enfin, pour ce qui concerne le côté allemand, nous ne disposons que de textes très concis sur les impressions des soldats et officiers allemands à Kiev ainsi que des collaborateurs ukrainiens<sup>20</sup>.

Quelques jours avant l'entrée des forces allemandes, Gdalij Šejnfel'd est sur le front quand il fait parvenir une lettre en yiddish à son épouse. Il l'informe que tous les membres de sa famille ont quitté Kiev à l'exception de la mère d'une certaine Anna et de sa sœur qui n'ont pas eu la possibilité de partir, même si elles le souhaitent ardemment. Il est, quant à lui, resté à Kiev pour participer à l'évacuation de l'entreprise où il travaille, mais ne parviendra pas à rejoindre les siens et périra au combat dans les environs de la ville<sup>21</sup>. Un peu avant, le 23 juillet 1941, à peine un mois après le début de la guerre, le simple soldat Monja (Meer) Šmirin partage avec ses parents et sa sœur son inquiétude sur la situation en Ukraine et plus particulièrement à Kiev, situation dont « il vaut mieux pour lui, ainsi que pour son père et sa mère, ne pas écrire<sup>22</sup>. »

19. Sauf indication contraire, les traductions sont de nous. Cité par Karel C. Berkhoff, « Total Annihilation of the Jewish Population, The Holocaust in the Soviet Media, 1941-1945 », *Kritika, Explorations in Russian and Eurasian History*, New Series, 10 (1), Winter 2009, p. 63.

20. Pohl, « The Murder of Ukraine's Jews under German Military Administration... », p. 56 ; John Paul Himla, « Ukrainian Memories of the Holocaust : The Destruction of Jews as reflected in Memoirs Collected in 1947 », Olesya Khromeychuk, « The Shapping of 'Historical Truth' : Construction and Reconstruction of the Memory and Narrative of the Waffen SS 'Galicia' Division », *Canadian Slavonic Papers*, LIV (3-4), 2012, p. 427-433 ; 433-469.

21. Il'ja Al'tman, Leonid Teruškine, sost., *Sohrani moi pis'ma : Sbornik pisem i dnevnikov evreev perioda Velikoj Otečestvennoj Vojny* [Garde mes lettres : Recueil de lettres et de journaux intimes juifs de la Grande Guerre patriotique], M. : Centr i Fond Holokost « MIK », 2007, p. 95.

22. *Ibid.*, p. 56.



Les personnes restées à Kiev semblent donc être principalement des personnes âgées, mais aussi des hommes et des femmes qui ne sont pas partis au front ou qui n'ont pas été évacués avec leur usine<sup>23</sup>. Il y a parmi eux des personnes trop crédules pour fuir ou qui ne veulent pas croire à l'inimaginable, à ce « dont il ne vaut mieux pas parler », comme l'écrit le soldat Šmirin. Ainsi, dans un courrier adressé à Il'ja Erenburg (Ehrenbourg), une femme, I.S. Belozovskaja, explique : « Il est difficile et peut-être inutile de vous dire pourquoi je suis restée dans Kiev occupé. Avant, avant l'occupation, c'était pour une raison vague qui semble aujourd'hui futile. Nous ne croyions pas qu'un tel cauchemar arriverait [...]. »<sup>24</sup>

Ce sentiment d'infailibilité est également présent dans les couples mixtes, comme si l'union avec un ou une non-juive suffisait à se prémunir d'une mort qui était pourtant promise à toute personne juive sans exception. Dans une lettre commune, D.F. Oksanič, A.N. Babad, Koval'čuk, I.N. Zlatkovskaja<sup>25</sup> racontent comment dans le flot de Juifs se rendant à Babij Jar le 29 septembre 1941 – jour de Yom Kippour – se trouvaient de nombreux époux et épouses non juifs qui suivaient leur compagnes jusqu'au ravin et, comme les époux Liberman et Čudnovskie cités parmi d'autres par l'écrivain Lev Ozerov (1914-1996), « unirent leur destin jusqu'à la fin<sup>26</sup>. »

En dépit de trente ans de régime soviétique et des tentatives réitérées pour effacer les distinctions culturelles et nationales<sup>27</sup>, les Juifs de Kiev étaient, semble-t-il, restés attachés à un mode de vie traditionnelle et, à l'instar de la sage-femme Sof'ja Borisovna Ajzenštejn-Dolguševa, ils avaient conservé un fort sentiment d'appartenance et ne doutaient donc pas que « quel que soit l'avenir des Juifs, il serait aussi le leur<sup>28</sup> ». En ces jours de fête religieuse, certains Juifs étaient réunis dans une synagogue où ils furent raflés par les nazis, ils continuèrent à prier sur les lieux

23. Iz Protokola doprosa v NKVD v kačestve svidetelja očevidca spasejšsja ot rasstrela v Bab'em Jaru E. Knyš, 2 marta 1944 [Extrait du procès-verbal de l'interrogatoire au NKVD de E. Knuš, témoin ayant échappé à l'exécution à Babij Jar, 2 mars 1944, original, manuscrit], DA SBU, f. 7, op. 8, spr. 1, ark. 61-63. Original. Rukopis'.

24. « Žhizn' v okkupirovannom Kieve. Vospominanija I.S. Belezovskoj [La vie dans Kiev occupé. Souvenirs de I.S. Belezovskaja] », *Neizvestnaja Černaja Kniga*, p. 35.

25. *Babij Jar*, « Pis'mo D.F. Oksanič, A.N. Babad-Koval'čuk, I.N. Zlatkovskoj, Il'je Erenburgu [Lettre de D.F. Oksanič, A.N. Babad-Koval'čuk, I.N. Zlatkovskaja à Il'ja Erenburg] », Jérusalem : Biblioteka Alija, 1991, p. 45.

26. *Ibid.*, « Materialy, sobrannye L'vom Ozerovym [Documents collectés par Lev Ozerov] », p. 79, 82. Voir aussi le récit de la sage-femme Sof'ja Borisovna Ajzenštejn-Dolguševa, « 19 mesjacev v grobu [Dix-neuf mois dans la tombe] » *Neizvestnaja Černaja Kniga*, p. 4-45. (Le nom de la personne ayant reçu la deposition n'est pas indiqué).

27. Les Juifs soviétiques avaient des papiers d'identité comportant la mention « Juif ». Cette désignation considérée comme stigmatisante était à l'origine comme l'expression d'une reconnaissance de leur existence en tant que composante de la nation soviétique. Les années 1920 furent, au contraire, une période d'un intense développement d'une culture yiddish dépourvue de sa part religieuse.

28. « 19 mesjacev v grobu », *Neizvestnaja Černaja Kniga*, p. 43.

même du massacre<sup>29</sup>. Cet attachement à la judaïté explique – peut-être – leur visibilité et l’infailibilité de ceux qui les traquèrent dans les moindres coins de la ville, sur les marchés, dans les appartements. Les gardiens d’immeubles furent, avec les amis proches et les voisins, les collaborateurs des nazis les plus zélés et les plus hargneux. Les Juifs soudain furent mis de côté, obligés de se reconnaître et de se définir non par ce qu’ils étaient, mais surtout par ce qu’ils n’étaient pas, c’est-à-dire des Aryens et des Slaves, russes ou ukrainiens. Des témoins racontent :

Dès les premiers jours de l’occupation, la population juive ne pouvait plus sortir dans les rues ou les cours des immeubles d’habitation, car dès qu’ils apparaissaient, les bêtes sauvages nazies se jetaient sur eux, mais ils n’étaient pas les seuls, il y avait aussi parmi eux nos concitoyens qui, bien souvent, livraient des Juifs aux bourreaux allemands et tabassaient de pauvres Soviétiques sans défense<sup>30</sup>.

Les témoignages sur la participation active des gardiens sont nombreux, mais ces anciens serviteurs de la police sous le régime soviétique ne constituaient pas une exception. Dans ses souvenirs, une femme (juive) se rappelle comment l’épouse d’un membre du parti l’avait désignée aux nazis par cynisme et par jalousie afin de pouvoir occuper son appartement<sup>31</sup>. Dans certains cas, le prétexte était plus mesquin encore, un habit ou une simple paire de bottes<sup>32</sup>.

Ces témoignages font ressortir la friabilité de la société soviétique traversée de haines interethniques et la disponibilité d’un nombre certain de personnes appartenant à toutes les catégories sociales à accompagner – sans même collaborer activement – l’action des armées allemandes dans leur destruction des Juifs. Dans le même temps, l’identité raciale semble secondaire, elle n’est qu’une pseudo-logique servant de légitimation idéologique, une « fiction »<sup>33</sup> nécessaire à la négation d’un nombre de plus en plus important de personnes. Du jour au lendemain être juif était devenu la marque d’une inhumanité et d’une exclusion définitive de la race de ceux qui pouvaient survivre. Ainsi, pour sauver une femme juive traquée, une Ukrainienne s’écrie : « Elle [Emilja Borisovna] n’est pas juive, ce n’est pas vrai. » Et une autre surenchérit : « Regardez bien, vous croyez qu’elle est juive ? C’est une personne comme il faut.<sup>34</sup> » Être une personne « comme il faut » ne relève

---

29. « Kak ja spaslas’ ot Gitlera. Vospominanija učitel nicy Emilii Borisovny Kotlovoj. Iz pis’ma Il’je Erenburgu. 1945 [Comment j’ai échappé à Hitler. Souvenirs d’Emilija Borisovna Kotlovaja, institutrice. Lettre à I. Erenburg] », *Neizvestnaja Černaja Kniga*, p. 56.

30. *Babij Jar*, « Pis’mo D.F. Oksanič, A.N. Babed-Koval’čuk, I.N. Zlatkovskoj, Il’je Erenburgu », p. 41.

31. *Neizvestnaja Černaja Kniga*, « Kak ja spaslas’ ot Gitlera... » p. 58.

32. *Ibid.*, p. 76.

33. Catherine Coquio et Irving Wohlfarth, « Avant-propos » in Catherine Coquio, éd., *Parler des camps, penser les génocides*, P. : Albin Michel, 1999, p. 24.

34. Одна соседка, жена профессора [...] ответила : «Эмилия Борисовна не еврейка, это неправда». А другая соседка ответила : «Хиба вона жидівка ? Вона людина, эк треба», *Neizvestnaja Černaja Kniga*, p. 58.

pas d'une définition fixe, mais d'une sélection progressive qui sépare les blonds des bruns, les hommes en état de travailler des autres, les enfants juifs des enfants non juifs et ce, jusqu'à la plus infime unité. Ainsi un témoin raconte comment les personnes aux cheveux bruns furent arrêtées systématiquement et épargnées si elles étaient karaïtes<sup>35</sup>.

La fragmentation de la communauté humaine aboutit à une recomposition magmatique mouvante, anonyme. Tous les témoins qui assistèrent au passage de la foule des Juifs se rendant les 29 et 30 septembre sur les lieux du massacre furent frappés par la densité hétéroclite de ce flot ne se tarissant qu'au bout de quelques semaines<sup>36</sup>. Une institutrice confie à son journal intime sa stupéfaction devant le « spectacle » auquel elle assiste depuis la fenêtre de son appartement :

28/09/41. Ce matin, mon voisin frappe à la porte : regardez ce qui se passe dans la rue. Je bondis sur mon balcon et je vois : des personnes en file ininterrompue envahissent toute la chaussée et les trottoirs. Il y a là des femmes, des hommes, des jeunes filles, des enfants, des vieillards, des familles entières. Beaucoup parmi eux ont entassé leurs biens dans des brouettes, mais la majorité porte des affaires sur leurs épaules. Ils avancent en silence, sans bruit, c'est effrayant. Cela a duré longtemps, toute une journée, et seulement vers le soir la foule a commencé à être moins dense. Mais le lendemain d'autres personnes marchaient à nouveau dans la rue et cela continua plusieurs jours de suite...

L'institutrice reprend son journal un mois plus tard :

Je suis sortie sur le balcon. J'ai vu dans la rue quatre policiers encadrer une foule compacte de Juifs. De différents âges, mais la plupart d'entre eux âgés. Ils se déplaçaient si lentement et ils avaient des visages si épuisés que cela faisait mal de les regarder. Apparemment ils étaient tous malades. Derrière venaient trois brouettes transportant des femmes. Leurs jambes pendaient et tapaient sur la chaussée. O, comme c'est horrible de vivre ici, comme c'est pénible d'assister à un tel spectacle.<sup>37</sup>

Ces personnes sans noms, morts dans leur âme avant que leur corps ne puisse se décomposer dans la terre de Babij Jar, vont être assassinées au bout de la route. Privées de vie, elles seront également privées de l'intimité de la mort. Corps encore vivants ou à moitié morts tombant sur d'autres corps déjà vidés de leur souffle.

35. *Babij Jar*, « Materialy, sobrannye L'vom Ozerovym », p. 78.

36. Iz Protokola doprosa v NKVD v kačestve svidetelja očevidca rasstrelov v Bab'em Jaru I. Janoviča, DA SBU, f. 65, spr. 937, t. 1, ark. 2-3. Original. Rukopis'. <http://www.kby.kiev.ua/book1/documents/doc15.html>

37. Extrait du journal de l'institutrice L. Nartova, habitante de Kiev, au sujet de la situation en ville à l'époque de l'occupation allemande et de l'ordre donné aux Juifs de se présenter à Babij Jar, du 26 septembre au 19 novembre 1941, CDAGO (Central'nyj Deržavnyj Arhiv Gramadskih Ob'ednan' Ukrainy), f. 1, op. 22, d. 347, l. 1-2. Ce document portant un intitulé « soviétique » se trouve dans les archives de Kiev sur la Seconde Guerre mondiale. Il n'est constitué que de deux feuillets tapés à la machine, le titre est manuscrit.

Le ravin de Babij Jar devint en deux ans un monstrueux amas de chairs en putréfaction que les Allemands voulurent détruire afin de faire disparaître les traces de leur crime. À partir du 18 septembre 1943, des prisonniers du camp de Syrec situé non loin du ravin furent chargés de déterrer les cadavres et de les faire brûler avant de concasser et réduire en poudre les restes les plus solides. La description qu'ils firent de leur « travail » ne renvoie à aucune forme anthropologique connue de pratique funéraire<sup>38</sup>. Aucun terme ne correspond, ni celui de fosse commune où étaient originellement déposés à l'époque médiévale les gens du « commun », les plus pauvres et les indigents, avant de devenir tout simplement des lieux où sont rejetés les restes osseux une fois que les tombes d'un cimetière ont été désaffectées, ni l'expression de « sépulture de catastrophe » suggérant une forme de respect pour les morts, même si le mot « catastrophe » évoque par son étymologie grecque et latine cette idée de « fin », de « bouleversement » qui correspond à l'image des corps arrachés à la terre à l'aide de crocs<sup>39</sup>, cadavres accrochés, déchirés et formant au sens propre un charnier d'une ampleur inédite depuis l'histoire de l'humanité :

Quand les prisonniers eurent fini de retirer la couche de terre qui recouvrait Babij Jar, ils virent des dizaines de milliers de cadavres compactés les uns sur les autres. À cette vue un prisonnier, Gaevskij, devint fou. Les corps qui étaient demeurés longtemps dans le sol du ravin s'étaient soudés et il fallait les détacher avec des crocs. Les Allemands obligeaient les internés à retirer les habits et les chaussures que certains fusillés portaient encore sur eux.<sup>40</sup>

---

38. Iz Protokola doprosa v NKGB v kačestve svidetelja očividca sožženija trupov Ja. Stejuka, 12 nojabrja 1943 [Extrait du procès-verbal de l'interrogatoire au NKGB de Ja. Stejuk, témoin de l'extermination de cadavres par le feu, 12 nov. 1943], DA SBU, f. 7, op. 8, spr. 1, ark. 204-208 ; Iz Protokola doprosa v NKD v kačestve svidetelja očividca sožženija trupov v Bab'ém Jaru V. Kukli, 4 fevralja 1944 [Extrait du procès-verbal de l'interrogatoire au NKGB de V. Kukla, témoin de l'extermination de cadavres par le feu à Babij Jar, 4 fév. 1944], DA SBU, f. 7, op. 8, spr. 1, ark. 42-48 : <http://www.kby.kiev.ua/book1/documents/doc24.html> ; Iz Protokola doprosa v NKD v kačestve svidetelja očividca sožženija trupov v Bab'ém Jaru I. Dolinera, 4 fevralja 1944 [Extrait du procès-verbal de l'interrogatoire au NKGB de I. Doliner, témoin de l'extermination de cadavres par le feu à Babij Jar, 4 fév. 1944], DA SBU, f. 7, op. 8, spr. 1, ark. 50. Iz stenogrammy besedy sekretarja Kievskogo Obkoma LKSMU P. Tron'ko s učastnikom sožženija trupov v Bab'ém Jaru u V. Kuklje, 1 marta 1944, [Extrait du sténogramme de l'entretien du secrétaire de l'obkom LKSMU de Kiev, P. Tron'ko, avec V. Kuklija, ayant pris part à l'extermination de cadavres par le feu à Babij Jar, 1<sup>er</sup> mars 1944], CDAGOI, f. 7, op. 10, spr. 3, ark. 123-135 ; statja byvshego zaključennogo Syreckogo konclagerja V. Davydova, « Lager'smerti » [« Le camp de la mort », article de V. Davydov, ancien détenu du camp de concentration de Syrec], *Pravda Ukrainy*, 17 janvier 1946, <http://www.kby.kiev.ua/book1/documents/doc88.html>

39. Étymologiquement le mot « charnier » vient de « carnarium », il apparaît pour la première fois dans la langue française en 1080 et désigne à l'origine « un croc » à suspendre la viande, voir : Catherine Rigeade, *Les Sépultures de Catastrophes. Approche anthropologique des sites d'inhumations en relations avec des épidémies de peste, des massacres de population et des charniers militaires*, BAR International, séries 1695, 2007, p. 7-8 ; Luc Bouchet, Catherine Rigeade, Isabelle Séguay et Michel Signoli, eds., *Vers une anthropologie des catastrophes*, APDCA/ INED, 2009.

40. *Babij Jar*, p. 93.

D'autres témoignages, dont chacun d'entre eux apporte une information supplémentaire sur les dates, les lieux, les attitudes des gardes, les hommes et les femmes assassinés, pourraient et devraient être reproduits dans leur totalité. Ces « textes image<sup>41</sup> », qui placent le lecteur directement dans l'événement et non dans la mémoire des faits, parlent de la décomposition d'un temps selon une échelle séquencée en unités de plus en plus petites jusqu'au temps particule<sup>42</sup>. Ainsi deux témoins évoquent l'accélération du temps à travers le blanchiment soudain de leurs cheveux<sup>43</sup> et l'assassinat d'enfants. Après l'anéantissement de la vie, les nazis essayèrent de triompher du temps et de la mort en faisant disparaître les morts, que ce soit dans les fosses ou dans les cimetières dont les pierres furent brisées, cassées et à leur tour concassées comme les ossements, puis dispersées<sup>44</sup>.

De la communauté juive de Kiev, il ne restait en 1943 que des poussières en suspension et des lambeaux de chairs.

### Les témoignages sur le massacre dans la presse

Les études menées ces dernières années sur «Babij Jar» dans la presse soviétique – en russe, yiddish et ukrainien – ont fortement atténué les conclusions généralement admises sur l'absence « volontaire » d'indication sur l'origine juive des victimes des opérations mobiles de tueries sur le territoire soviétique. L'explication basée sur l'antisémitisme des dirigeants soviétiques n'est pas satisfaisante, même si elle est nécessaire<sup>45</sup>, car elle ne permet pas de comprendre pourquoi le nombre de Juifs assassinés était indiqué dans certains articles, passé sous silence dans d'autres ou encore exprimé par la formulation édulcorée de « paisibles citoyens soviétiques ». Il semble qu'en ce domaine – comme dans d'autres d'ailleurs – les responsables de l'armée, du PC et de l'État agissaient à vue en s'adaptant aux circonstances, par

41. L'expression « texte image » est utilisée par Luba Jurgenson, *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible*, Éditions du Rocher, 2003, p. 14.

42. Alain Parrau parle de temps « clin d'œil » au sujet des écrits de Borowski, *Écrire les camps*, Belin, 1995, p. 366.

43. Témoignages de Dina Proničeva. Article de Karel C. Berkhoff, « Dina Pronicheva's Story of Surviving the Babi Yar Massacre : German, Jewish, Soviet, Russian, and Ukrainian Records », in Brandon and Lower, eds., p. 291-362.

44. Protokol doprosa v NKGB v kačestve svidetelja učastnika sožženija trupov v Bab'em Jaru L. Ostrovskogo, DA SBU, f. 7, op. 8, spr. 1, ark. 32-37 : <http://www.kby.kiev.ua/book1/documents/doc12.html> ; Zajavlenie v kievskuju Črezvyčajnuju Gosudarstvennuju komissiju po ustanovleniju i rassledovaniju zlodejaniy nemecko-fašistskih zahvatčikov i ih soobščnikov byvšego zaključennogo Syreckogo konclagerja, učastnika sožženija trupov v Bab'em Jaru I. Brodskogo, nojabr'-dekabr' 1943 [Déclaration de I. Brodskij, ancien détenu du camp de Syrec ayant pris part à l'extermination des cadavres par le feu à Babij Jar, à la Commission extraordinaire de Kiev chargée d'enquêter sur les forfaits commis par les occupants fascistes allemands et leurs complices, nov.-déc. 1943], DA SBU, f. 7, op. 8, spr. 1, ark. 57-59, <http://www.kby.kiev.ua/book1/documents/doc23.html>

45. Arlen Bljum, « Otnošenje sovetskoj cenzury (1940-1946) k probleme holokosta [La censure soviétique (1940-1946) et la question de l'holocauste] », *Vestnik evrejskogo universiteta v Moskve*, 2, 1995, p. 156-167.

exemple en fonction des relations avec les Alliés et de l'opinion publique internationale, sans suivre une ligne fixe, déterminée et cohérente. Stalin ne manifesta pas non plus beaucoup plus de compassion vis-à-vis des morts civils des autres nationalités. Ils rentraient pour lui dans la colonne des « pertes et profits » et un décompte trop précis des victimes aurait peut-être amené à se poser la question de la responsabilité des dirigeants dans la faillite de l'évacuation des villes et l'impréparation militaire. Pour rappel, Stalin affirma à la fin de la guerre que sept millions de Soviétiques (civils et militaires) avaient péri lors du conflit. Ce chiffre très inférieur à la réalité illustre le mépris du leader soviétique pour tous ceux qui étaient tombés au combat ou à l'arrière<sup>46</sup>. De même, la lecture des dépositions des témoins interrogés dans le cadre de la ČGK (Commission extraordinaire) laisse à penser que peu de place était accordée aux meurtres des Juifs (et des civils en général) qui ne pouvaient entrer que sous la rubrique « maltraitance allemande sur les civils soviétiques », même si, soulignons-le à nouveau, des interrogatoires entiers collectés par les commissions portaient sur le sort des Juifs. Mais dans les communiqués finaux, l'identité juive était occultée. Là encore, une certaine prudence est nécessaire. En effet, le fonctionnement exact de cette commission qui comportait de nombreuses ramifications et « filiales » locales, n'a pas encore été étudié, et on ignore dans quelle mesure les rapports collectés sur place ont été par la suite adaptés et formatés.

Le relevé des différents articles évoquant le massacre de Kiev dans la presse soviétique entre 1941 et 1948 fournit un spectre très large de représentations du massacre de la population juive allant du silence pur et simple comme ce fut le cas très souvent dans les journaux en russe, à l'évocation détaillée, dans les publications en yiddish et en ukrainien, en passant par la prétérition. Ainsi le commentaire d'une photo parue dans la revue *Ogonëk* précise que sur le bord d'un ravin se trouve encore « l'étui d'un violon qui a dû appartenir à un petit musicien » sans indiquer, ce qui est fort possible, que le violoniste devait être juif. L'approximation caractérise également les quelques articles en russe qui ne se contentent pas de signaler le nombre de morts (juifs). Ainsi dans son récit, le major P. Stepanenko énonce avec prudence qu'« en quelques jours ont été tués et torturés près de 52 000 hommes, femmes, vieillards et enfants. Et il n'y avait pas que des Juifs parmi eux. » La phrase russe marque de manière forte l'exclusion de l'éventualité d'une identification entre le massacre et la « nationalité » (juive) des victimes. Mais dans le même temps, la tuerie reconstituée dans son déroulement chronologique est assimilée à un vaste pogrom – le mot est repris plus d'une dizaine de fois – orchestré par les barbares nazis et des collaborateurs ukrainiens se revendiquant du dirigeant de l'Ukraine indépendante Simon (Semen) Petljura qui fut assassiné à Paris en 1926 par un horloger juif, Samuel Schwartzbard (Švarcbard) souhaitant venger ses coreligionnaires<sup>47</sup>. Pour les lecteurs soviétiques le terme pogrom avait une acception

---

46. Kiril Feferman, *Soviet Jewish Stepchild*, p. 42.

47. P. Stepanenko, « Čto prosihodit v Kieve [Ce qui se passe à Kiev] », *Pravda*, 1941, 29 novembre, p. 3. Le mot « pogrom » fut utilisé par Stalin une fois dans un discours du 6 novembre 1941.

plus large et plus vague que celle d'un massacre de la population juive, même si la connotation spécifique était bien présente dans le cas présent, ce qui permet de souligner la spécificité du cas Babij Jar. Il apparaît en effet qu'en 1941 la presse et les autorités se firent l'écho d'un nombre inédit de victimes, mais aussi qu'elles dirent plus ou moins directement que les victimes étaient avant tout juives. Babij Jar constitue donc, avec de trop rares autres cas, une exception dans la politique de minimisation de la Shoah en URSS.

Pour un lecteur juif, dans le contexte d'un événement ayant lieu le jour du Yom Kippour, l'emploi du terme pogrom avait une signification particulière. Il permettait d'intégrer le massacre de Babij Jar dans la série des catastrophes – destruction du Temple, Exil, persécutions par les cosaques de Hmelnickij au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle et celles des troupes de Petljura – auxquelles le peuple juif a été confronté au cours de son histoire. « Naturellement », les écrivains correspondants de guerre et les témoins juifs revenant à Kiev à partir de 1943 ou parlant des combats pour la libération de cette ville puisèrent dans un creuset de références fixes qui constituent l'essence de la mémoire collective juive et de l'alliance (*Akedah*) unissant le « peuple élu » à Dieu. L'utilisation d'archétypes inscrivait par conséquent la destruction dans un schéma narratif organisant le déroulement de l'histoire selon le principe de la justice divine et de la théodicée. Après avoir frappé les pécheurs, Dieu dans sa toute puissance et sa bonté apporte la rédemption au peuple juif et à Jérusalem à laquelle est identifiée la ville de Kiev<sup>48</sup>.

Dans les cultures russe et ukrainienne, ce rapprochement entre Jérusalem et Kiev est fréquent. Il semble inédit pour ce qui concerne la civilisation ashkénaze où, par contre, Kiev est le plus souvent assimilé à l'Égypte, *Egupec*, terre d'exil, comme dans les œuvres de Sholem Aleichem (1859-1916). L'intégration positive et noble de Kiev au cœur de la mystique juive est par conséquent une des affirmations les plus fortes du lien qui unit la ville au peuple élu.

Dans un article et un essai rédigés respectivement en 1941 et 1943, l'écrivain Il'ja Erenburg (1891-1967) intègre la période de l'occupation allemande dans le continuum des grandes heures héroïques de l'histoire russe de la ville de Kiev, « Mère de toutes les villes russes », « patrie de Jaroslav le Sage où les coupoles de la Laure brillent de mille feux »<sup>49</sup>. L'emploi du « pronom de la deuxième personne du singulier « tu » pour désigner la ville dans les écrits d'Erenburg crée un rapport complexe d'intimité et de respect entre la cité et le témoin. De même, dans une évocation lyrique écrite et publiée en 1943, l'écrivain yiddish Dovid (David) Bergel'son (1884-1952) dépeint Kiev comme un lieu de rencontres harmonieuses des cultures juive russe et ukrainienne même si l'accent est mis surtout sur la

---

48. David G. Roskies, *Apocalypse, Response to Catastrophe in Modern Jewish Culture*, Harvard University Press, 1984 ; David G. Roskies, éd., *The Literature of Destruction: Jewish Responses to Catastrophe*, Philadelphia – New York – Jerusalem : The Jewish Publication Society, 5748-1988.

49. I. Erenburg, « Kiev », *Krasnaja Zvezda*, 27 septembre 1941, in *Vojna. 1941-1945*, M. : Astrel', 2004, p. 105 ; « Kiev ždet [Kiev attend] », *Krasnaja Zvezda*, 9 octobre 1943, in *Vojna*, p. 490-493.



dimension juive de l'histoire de la ville. D'autres textes précisent la richesse de cet héritage culturel anéanti par l'envahisseur allemand. Dans le témoignage en yiddish (1944) du capitaine Falikman, l'écriture des actes de sauvagerie des nazis « fourrageant dans la bouche de chaque mort avec des tenailles pour chercher s'il n'y avait pas là des dents en or » est précédée d'un tableau des rues juives qui, tel des corps vivants, ont été martyrisées dans leur chair :

Je marche dans les rues de Kiev. Je descends la rue de l'Armée Rouge et [cherche] sur la [porte d'apparat] de la maison n° [11] une trace de la plaque commémorative, qui disait autrefois à tous les passants :

- Ici a vécu Sholem-Aleichem.

La plaque n'est plus là. Seules de petites crevasses demeurent dans les briques rouges du mur. J'arrive rue Gor'kij et cherche la maison où a vécu le poète qui habite mon cœur : son recueil de poèmes m'a accompagné au front, sa poésie que j'ai traduite en russe, vers après vers, pour les engagés de l'Armée rouge [...] près de Stalingrad. Je cherche la plaque commémorative sur la maison de Švarcman<sup>50</sup>. Il n'y a pas de plaque. Une main allemande [...] l'a arrachée. Cela fait mal, comme si je voyais ma propre maison détruite.

La légitimation de l'évocation de Kiev, d'abord cité historique de la Rus' ancienne chez Erenburg, puis foyer de la littérature yiddish contemporaine chez d'autres témoins, est donc affirmée à travers la symbiose de la culture yiddish contemporaine avec l'histoire et le destin de l'URSS, un pays où les Juifs ont pu se libérer de leur statut de victime pour devenir des soldats et des combattants. Cette fusion culturelle trouve un aboutissement chez D. Bergel'son dans le tableau de l'émergence d'une cité céleste attestant d'un acte de foi collectif. Kiev n'est pas une ville comme les autres, c'est « notre Kiev » (*Undzer Kiev*), une communauté sainte « Kehillah Kedoshah », témoin de la présence de Dieu en Exil. Le massacre de Babij Jar, tel qu'il est rendu et interprété par l'écrivain devenu prophète ne signifie pas la fin de l'histoire. Il est circonscrit à une épreuve désormais surmontée et le peuple juif conforté dans son élection poursuit sa destinée : « Notre peuple vit ! », s'écrit le capitaine Felikman !

La ville de Kiev sera reconstruite sur ses collines dans la joie. Ses enfants reviendront vers elle. Et le puissant fleuve, le Dnepr, apportera à nouveau la chaleur d'avril sur ses rives, et des bateaux, des remorqueurs [...], comme autant de villages maritimes, se presseront vers le port [...], important et exportant des produits variés et raffinés. Et les soirs d'été reviendront, la ville se remplira d'inspiration comme une coupe de vin. Et la coupe débordera. Et le boulevard Kreščatik reconstruit vibrera de mille bruits. Dès l'aube scintilleront de multiples feux électriques qui, unis à la lueur du crépuscule, brilleront tous ensemble comme un jour de réjouissances. Et on pourra croire qu'au fond de cette large et belle rue, a lieu une véritable fête. Tel un dais nuptial illuminé de bougies dans un royaume enchanté, une procession se formera et s'approchera aux sons des trompettes et des tambours.<sup>51</sup>

50. Il s'agit du poète et révolutionnaire Ošer Švarcman, (1889-1919).

51. Dovid Bergel'son, « Undzer Kiev », *Ejnikajt*, 1943, 11 novembre, p. 3.

La tonalité générale du texte dans sa première partie convoque la vision idyllique de l'édification des villes soviétiques. Mais certains détails, comme « le dais » rappellent un mariage juif, tandis que le « son des trompettes » et le « bruit des tambours » introduisent une touche guerrière particulière évoquant le contenu des Psaumes 149-150 dans lesquels le peuple d'Israël remercie Dieu de l'avoir sauvé et de lui donner la force de se venger. Un Juif nouveau apparaît, le Juif soldat, le Juif combattant :

Que les fidèles exultent en rendant gloire,  
 Que sur leurs nattes ils crient de joie,  
 Exaltant Dieu à plein gosier,  
 Tenant en main l'épée à deux tranchants.  
 Tirer vengeance des nations  
 Et châtier les peuples  
 Enchaîner leurs rois  
 Et mettre aux fers leurs élites,  
 Exécuter contre eux la sentence écrite,  
 C'est l'honneur de tous les fidèles !  
 [...]  
 Louez Dieu avec sonnerie de cor ;  
 Louez-le avec harpe et cithare ;  
 Louez-le avec tambour et danse ;  
 Louez-le avec cordes et flutes,  
 Louez-le avec des cymbales sonores ;  
 Louez-le avec les cymbales de l'ovation. (*Psaumes 149-150*)<sup>52</sup>

Cette représentation du Juif guerrier fut à notre connaissance limitée dans sa diffusion à la presse soviétique en yiddish. Elle fut par conséquent absente des journaux et revues en russe ce qui contribua au renforcement dans la population « russe » du cliché du Juif peureux et planqué à l'arrière.

Les témoignages évoqués montrent des hommes revenir sur les lieux à la recherche de quelques survivants faibles et trop peu nombreux aussi pour former cette armée destinée à marcher sur l'ennemi avec l'aide du Très-Haut. Les témoins sont seuls avec les rares habitants de la ville et le cheminement à travers les ruines et le ravin relèvent d'une volonté de recréer une intimité perdue avec des proches, des amis ou des membres de la famille, plus largement des « frères et des sœurs » comme l'écrit Icik Kipnis (1896-1974). Cet écrivain yiddish connu avant la guerre pour ses livres pour enfants et pour son roman *Les Mois et les jours* (1926) revient à Kiev, sa ville natale, trois ans après le massacre et rédige un texte intitulé *Babij Jar* donc le texte en entier n'a été publié que dernièrement. Sa première version avait été censurée<sup>53</sup>. Par suite de la publication de cet article, et du récit « On – Khokhmes,

52. *Les Psaumes*, in *La Bible*, traduction œcuménique, texte intégral, Le Livre de Poche, 1999, t. 2, p. 179-180.

53. Après ce discours et la publication en yiddish dans le journal polonais *Das Naje Leben* du récit « On – Khokhmes, on – khechboïnes » (Sans ruse et sans malice), Kipnis fut accusé d'avoir fait preuve de nationalisme juif bourgeois. Documents sur le procès de I. Kipnis en 1949 : Dokumenty z Arhivnoj Kriminal'noj Spravni I. Kipnisa, DA SBU, Kiev, Sprava 41017-FP, sur internet : <http://ssu.kmu.gov.ua/sbu/doccatalog/document?id=42999>

on – khechboïnes [Sans ruse et sans malice] », récit également écrit en 1947 et dans lequel il appelle les soldats juifs de l'Armée rouge à défiler dans Berlin avec une petite étoile de David accrochée sur leur uniforme au milieu d'autres médailles, il est exclu de l'Union des écrivains puis déporté. Kipnis est décédé en 1974. Un autre écrivain de langue ukrainienne, Rafail Skomorovskij (1889-1962), qui participa à la collecte de documents pour *Le Livre noir* et retourna également à Babij Jar après la libération de la ville, laissa un document poignant « Nous n'oublierons pas, nous ne pardonnerons pas »<sup>54</sup>. La date (1945), le lieu (Kiev) et la langue de publication – l'ukrainien – de cet article, sont à relever. Il semble en effet que la combinaison de ces facteurs – l'utilisation d'une langue autre que le russe et l'éloignement du centre du pouvoir – autorisait certains écarts avec la ligne générale et rendait donc possible l'évocation de la Shoah.

Chez Kipnis et Skomorovskij le récit de la découverte du lieu du massacre suit un cheminement identique, renvoyant à l'organisation des photographies sous forme de « photo-roman » dans les pages de la revue soviétique *Ogonëk* pendant la guerre<sup>55</sup>. Les premières lignes sont consacrées à la description d'un plan large, la ville et le ravin. Ce cadre est complété par deux images en gros plan des corps exhumés et de quelques personnes en train de pleurer leurs morts. Chez Kipnis et Skomorovskij, le rapprochement avec les personnes présentes s'accompagne de l'utilisation de prénoms et de l'indication de l'origine juive des présents. Le poète, que ce soit Kipnis ou Skomorovskij, brise ainsi la solitude qui l'étreint et il appelle les vivants à venir le rejoindre dans sa procession. Il refait le trajet parcouru il y a quelques années par les habitants de la ville :

Je me rends souvent à ce ravin.

Chaque fois je choisis un itinéraire différent. Parfois je pars de la Mežigops'kaja en passant par la rue Glibočicja ; d'autres fois encore mon point de départ est le boulevard Kreščatik et je prends ensuite la rue Artem, ou encore je quitte la rue Prozorovskaja et je chemine en empruntant la rue Žadanovskij et Dmitrievskaja, ou je pars depuis le Pečersk et je vais par le boulevard Topolin qui s'étire comme une flèche, il faut voir tous les chemins par lesquels les Allemands ont amené les Juifs à Babij Jar. (Skomorovskij)

Les gens affluent à Babij Jar depuis tous les coins de la ville.

De manière étrange j'ai aussitôt eu conscience et j'ai senti au fond de mon cœur que je ne devais pas y aller en tramway, et je suppliais :

- Mes amis, rendons-nous là-bas à pied ! Faisons tout ce trajet, marchons par ces rues qui étaient remplies de la foule de nos frères et sœurs. Ils venaient depuis les quartiers du Podol et de la Demievka. D'autres aussi avançaient, venant des quartiers de Kurenevka et de Šuljavki.<sup>56</sup>

54. Rafail Skomorovskij, « Ne zabudemo-ne prostimo. Krivavij Jar [Nous n'oublierons pas, nous ne pardonnerons pas. Le ravin sanglant] », *Radjan'ska Ukraina*, 9 janvier 1945, p. 1.

55. David Shneer, *Through the Jewish Eyes*, Rutgers University Press, 2011.

56. La version complète a été traduite du yiddish par Lev Fruhtman après la mort de la fille d'Icik Kipnis, Bella Kipnis. Voir le texte traduit du russe en annexe et pour la version russe : [http://www.holocaust.kiev.ua/news/vip10\\_1.htm](http://www.holocaust.kiev.ua/news/vip10_1.htm)

Là, sur son chemin, Kipnis rencontre le docteur Rybak et son épouse, un nouveau rabbin venu d'une ville proche, Emma Markovna et Eva Markovna, et la petite Perele âgée de tout juste cinq ans, puis toute cette foule que l'écrivain appelle « ses sœurs » et des milliers d'enfants. Rencontres fantomatiques, ombres de ceux qui, hier encore, déambulaient tranquillement dans les rues et qui, aujourd'hui, ombres fantomatiques, s'adressent à l'écrivain vivant. Il sera leur témoin, celui qui conservera la mémoire de ces martyrs dans la conscience collective en maintenant le lien avec les survivants<sup>57</sup>. À son tour il deviendra martyr, autrement dit « témoin » selon l'étymologie du mot grec « μάρτυρες », et son récit sera la preuve du lien qui l'unit à travers les siècles, lui et les morts de Babij Jar, à la communauté du peuple juif. L'écrivain est celui qui contribue à la résurrection par les mots, poète-Dieu, il ramasse dans la paume de sa main un peu de poussière de terre à laquelle il croit transmettre le souffle (*ruah*) de la vie. Cependant, contrairement à Ezéchiel (37,1) qui, guidé par la main du Tout-Puissant, fait revivre les ossements par la force de la parole prophétique et voit les débris humains se couvrir de chair et de nerfs, dans le texte de Kipnis, les morceaux de bras et de crânes sont animés en eux-mêmes d'une énergie intérieure qui les pousse à se lever et à se venger. La mémoire n'est ni « enfancement, ni actualisation<sup>58</sup> », elle est présence physique. L'écrivain subsume la mort dans le processus de la vie : toutes les limites ont été abolies. Le faible, le poète désarmé, se lance dans la lutte contre Gog, l'ennemi nazi venu du pays de Magog. Il a déjà vaincu, car il a survécu et réapprend à marcher. Mais il doit mener de front une autre lutte. En ravivant la mémoire des morts, il contraint à regarder ceux qui, par lâcheté ou par complicité, ont tourné la tête et fermé les yeux. L'ordre divin symbolisé par le soleil est lui aussi coupable d'indifférence :

Les cieux sont si purs, tout est si agréable, la chaude douceur et la richesse des couleurs de l'automne, les fleurs dorées dans les arbres et sur la terre, qui sont comme autant d'au revoir à l'été déclinant ! Comment croire que la ville brillait ainsi quand les Allemands étaient là ? Ce n'est pas possible ! Et le chemin vers Babij Jar il y trois automnes était-il semblable à aujourd'hui ? Le soleil ne s'est-il pas dissimulé en voyant une telle horreur ?

Les questions qui rythment le texte connotent *Les Lamentations* de Jérémie dont le titre en hébreu signifie « Comment ? »<sup>59</sup>. Jérusalem est détruite, l'Homme crie et s'interroge sur les raisons de sa solitude. Dans un contexte biblique, la forme des *Lamentations* rappelle le combat de Jérémie contre les rois de Jérusalem et leurs partisans dont il dénonce la politique d'alliances. Les interrogations évoquent aussi la lutte ardente et douloureuse contre Dieu ainsi que la déchirure entre le

57. Henriette Bienveniste, « Fierté, désespoir et mémoire : les récits juifs de la première croisade », *Médiévales*, Automne, 1988, p. 125-140.

58. Rachel Ertel, *Dans la langue de personne, poésie yiddish de l'anéantissement*, Seuil (La Librairie du xx<sup>e</sup> siècle), 1993, p. 22.

59. *Livre des Lamentations*, Traduction et commentaires de Jean-Marc Droin, Coll : Labor et Fides, 1995.

Tout-Puissant et Jérusalem, la divine et l'amante souillée, jugée impure par le sang de ses règles, ce même sang que l'on retrouve dans les descriptions du ravin de Babij Jar. Dans le cadre d'une lamentation écrite en 1944, les absents et les adversaires sont les Autres, les envahisseurs cruels et barbares, mais aussi le pouvoir politique soviétique et ces non-juifs qui font peu cas des victimes juives. Kipnis évoque la solitude de la population juive dont la douleur semble incongrue :

Tout le monde a bien conscience que chacun porte son propre sac de malheurs et de vexations, qu'il faut vider son contenu lentement. Chacun a son chagrin, porte le deuil pour des êtres très proches, chacun aussi a des problèmes dans sa propre famille et il n'est pas nécessaire de les étaler sur la place publique. Il y a des pertes qui doivent être considérées sans vanité, qu'il faut garder pour soi.  
(Texte complet en annexe)

Gog n'est donc pas seulement cet ennemi venu du nord, mais aussi ceux qui ont isolé le peuple juif en l'abandonnant à son destin ou en le stigmatisant pour sa soi-disant passivité. La présence des soldats juifs aux côtés des morts dans le texte de Kipnis est aussi une allusion aux accusations sur l'absence de Juifs sur le front. Irina Erenburg, la fille de l'écrivain et correspondant de guerre, témoigne également dans ses carnets du climat délétère en URSS autour de la question de l'engagement des Juifs sur le front. Ses craintes concernent la situation des Juifs en Ukraine à la fin de l'occupation allemande et l'antisémitisme ambiant en URSS alors même que la population juive avait été anéantie :

22 septembre 1943. Il y deux jours Il'ja [Erenburg] et Grossman [Vasilij] sont passés. Ils étaient dans les environs de Kiev. Récits de trahison, d'extermination des Juifs... À Kiev en quatre jours, cinquante-deux mille ont été exterminés. Beaucoup [de corps] ont été brûlés...<sup>60</sup>

8 décembre... De nouvelles lettres sur la mort des Juifs ne cessent d'arriver...<sup>61</sup>

13 décembre... Peur en période de paix, surtout chez les Juifs : déjà dans les universités il y a des limitations d'accès [pour les Juifs]... À l'école le gamin d'Al'tman est le souffre-douleur.<sup>62</sup>

30 mars 1945. Dans le train pour Odessa, mon voisin de banquette, un colonel, s'est révélé un antisémite qui n'a pas pu s'empêcher de se vanter d'avoir reçu un certain nombre de médailles et de dire que seuls les vrais Russes savaient bien faire la guerre, et que les Juifs s'étaient planqués à l'arrière.<sup>63</sup>

---

60. Irina Erenburg, *Ja videla detstvo i junost' XX veka* [J'ai vu l'enfance et la jeunesse du xx<sup>e</sup> siècle], M. : Astrel', 2011, p. 252.

61. *Ibid.*, p. 253.

62. *Ibid.*, p. 254. Il s'agit de Julij Al'tman.

63. *Ibid.*, p. 304.

Le questionnement naît de l'incompréhension d'un réel qui ne fait plus sens et devient problématique. Au-delà des distinctions d'origine concernant les témoins et écrivains publicistes, même si ce critère est essentiel, il est possible de discerner deux tendances philosophiques, existentielles et esthétiques que le penseur Jan Patočka désigne sous les formulations de « point de vue du jour » et « celui de la nuit », ou encore de « la vie acceptée comme telle » celle « du non-sens ». Selon le philosophe, la guerre est une expérience qui unit dans une même communauté les « ébranlés », ceux qui ne croient plus ni en Dieu – absent ou inexistant – ni dans le progrès qui a contribué à la rationalisation mécanique des massacres de population. Selon Alain Finkielkraut, commentant la pensée de Patočka, les « ébranlés » sont « condamnés à l'absence de repos », ce sont des « survivants » nostalgiques d'un passé par opposition aux « modernes », conquérants, volontaires et tournés vers l'avenir. Cette division applicable à la littérature de la guerre permet de distinguer une poésie qui problématise, la poésie de la nuit, d'une autre qui affirme, la poésie du jour<sup>64</sup>.

Par son organisation rythmique faisant alterner des phases de récit avec des descriptions ainsi que par sa structure narrative et ses répétitions, le texte de Kipnis appartient à un genre intermédiaire entre la prose et la poésie, il est surtout un écrit relevant de l'esthétique de la nuit et donc du doute.

Il convient donc de noter que des textes relevant en totalité ou en partie de la « poésie de la nuit » ont été publiés en URSS dans des langues autres que le russe et dans des organes de presse secondaires, même si, manifestement, comme en témoignent les passages supprimés et les œuvres censurées ou non rééditées après la guerre, la littérature sur Babij Jar a été surtout orientée vers la lumière de l'évidence, vers la poésie du jour.

### Babij Jar en poésie

Babij Jar est certainement le massacre de masse en Ukraine qui a été l'objet du plus grand nombre de poèmes en russe, ukrainien et yiddish. La question du recours au genre de la poésie par les témoins directs ou indirects pour « décrire » la Shoah a été l'objet de nombreuses études complètes, mais ce sujet a rarement – ou peut-être jamais – été abordé en considérant le contenu et la forme de toutes les œuvres poétiques d'une même « tragédie », Babij Jar en l'occurrence. Cette approche nous semble légitimée par le principe de l'unité de temps, de lieu et de thème qui constitue une base de comparaison. Enfin, les différents auteurs concernés, du moins un certain nombre d'entre eux, se connaissaient et collaboraient à des publications communes dans différentes langues, que ce soit en russe, en ukrainien ou en yiddish. Ce fut le cas de Lev Ozerov (Gol'dberg) (1914-1996), Perec Markiš

---

64. Je remercie David Paigneau de m'avoir fait découvrir les écrits de Jan Patočka. Jan Patočka, *Essais hérétiques*, Verdier, 1982 et *Sur la philosophie de l'histoire*, trad. du tchèque par Erika Abrams, préface de Paul Ricoeur, postface de Roman Jakobson ; Alain Finkielkraut, *La Sagesse de l'amour*, Gallimard, 1984, p. 127-130.

(1895-1952), Il'ja Erenburg. Ozerov, par exemple, lui-même auteur d'un poème sur le ravin, fit la traduction du poème *Evrejskomu narodu* (1942) [Au peuple juif] de l'écrivain ukrainien Pavlo Tyčina (1891-1967). Ce dernier de son côté transposa en ukrainien des écrits de Dovid Gofštejn (1889-1952), Lejb Kvitko (1890 ? - 1893 ? - 1952), Icik Fefer (1900-1952) et aussi de Perec Markiš. Markiš et Gofštejn ont composé deux œuvres sur Babij Jar. La première a été transposée en russe par Lev Pen'kovskij (1894-1971). Le second, à notre connaissance, n'a pas eu d'autre version que le texte original en yiddish. Maksim Ryl'skij (1895-1964), auteur d'un court texte intitulé également *Evrejskomu narodu* (1942) traduisit du yiddish en ukrainien des œuvres d'Ošer Švarcman ainsi que du poète-écrivain et dramaturge yiddish né en Ukraine Mihail Pinčevskij (1894-1955) et de très nombreuses personnalités du monde juif soviétique. Mikola Bažan (1904-1983) auteur de *Jar* [Le ravin] (1943) et d'un certain nombre de textes nourris de motifs bibliques, a rédigé de nombreux articles en ukrainien sur Sholem Aleichem. À ces noms nous ajouterons celui de Savva Golovanivskij (1910-1989) qui a laissé des souvenirs sur Isaak Babel' (1894-1940). L'implication même modeste de ces écrivains ukrainiens du côté des victimes juives n'est donc pas fortuite, même si elle relevait pour certains d'un sens du compromis et de l'équilibre. En effet, tout en étant proche des milieux littéraires juifs Tyčina était aussi membre du Comité antifasciste pan slave et participait avec Ryl'skij à la commission républicaine sous l'égide de la ČGK qui, après la libération de Kiev, valida à la demande de Vjačeslav Molotov une version remaniée du communiqué où le terme de « population juive » avait disparu pour évoquer le massacre de Babij Jar. Enfin deux autres poètes, Ljudmila Titova (1922- ?) et Ol'ga Anstej (1912-1985) sont inclus dans notre étude. La première a marché avec les Juifs dans les rues de Kiev le 29 septembre 1941 et fut sauvée de la mort par un interprète dont le nom n'est pas donné dans les souvenirs très succincts qu'elle laissa sur cette période. La seconde était présente avec son époux, Ivan Elagin (1918-1987) également poète, dans la ville lors du massacre. Anstej et Elagin quittèrent l'Ukraine pour l'Allemagne peu de temps avant l'entrée de l'Armée rouge dans des circonstances et pour des raisons encore ignorées<sup>65</sup>.

L'ensemble du corpus étudié est constitué, par ordre alphabétique des auteurs suivants : Pavel Antokol'skij, Ol'ga Anstej, Mikola Bažan, Il'ja Erenburg, Ivan Elagin, Savva Golovanivskij, Perec Markiš, Lev Ozerov, Matvej Ryl'skij, Volodomir Sosjura, Ljudmila Titova, Pavlo Tyčina.

Parmi ces écrivains, trois, Elagin, Titova et Anstej, étaient présents à Kiev au moment de la tuerie de la fin septembre 1941. Avec d'autres écrivains amateurs, ils constituaient un groupe informel d'artistes et littérateurs dont l'activité est évoquée

65. Sur I. Elagin et O. Anstej : Ljudmila Titova, « Mne kazalos', my budem žit' večno. Vospominanija ob I. Elagine [Il me semblait que nous vivrions éternellement. Souvenirs sur I. Elagin] », *Grani*, 1976, p. 129-169 ; Tat'jana Fesenko, « Ol'ga Nikolaevna Anstei », *Novyj Žurnal* (New York), 161, 1985 ; Tat'jana Fesenko, « Sorok šest' let družby s Ivanom Elaginyj [Quarante-six ans d'amitié avec Ivan Elagin] », P. : Albatros, 1991 ; voir également Epelboin, Kovriguina, *La Littérature des ravins*.



par l'écrivain et traducteur Evgenij Vitkovskij dans sa préface des œuvres du poète Ivan Elagin :

Dans la ville affamée et souffrante de froid, cela peut paraître étrange d'écrire ces mots, mais pour la jeunesse l'art était un moyen de survie. De jeunes poètes et artistes avaient l'habitude de se réunir, il y avait là Tat'jana Fesenko et son mari Andrej, Elagin et son épouse Ol'ga [...] <sup>66</sup>

Le plus célèbre de ces écrivains, le poète Elagin – qui était de mère juive – n'a laissé qu'un témoignage limité sur la guerre qu'il a traversée tel un dandy indifférent, se contentant d'inclure l'invasion de Kiev dans un vaste tableau historique :

Ils arrivèrent par des milliers de chemins menant  
À Paris, Bruxelles, Anvers, Varsovie. <sup>67</sup>

Le nom du ravin n'est pas cité. La réalité de la ville est limitée à sa localisation près du Dnepr et l'évocation des victimes est tout entière contenue dans un vers à connotation villonesque représentant « trois pendus » battus par le vent froid d'un éternel hiver<sup>1</sup>. Les allusions à la situation à Kiev sont par contre plus précises dans les poèmes rédigés à la même époque par une amie proche d'Elagin, Ljudmila Titova, ainsi que par Ol'ga Anstej. Dans les trois courts poèmes rédigés par Titova en 1941 et 1942 ainsi que dans le cycle poétique *Kirillovskie Jary*<sup>68</sup> composé par Anstej et publié à Munich en 1949, la datation est donnée par des indices historiques concrets. Titova fait directement allusion à l'ordre fait aux Juifs de la ville de se réunir le 29 septembre 1941 au matin. De même les responsables des scènes de violence et de destruction sont désignés sans ambiguïté par des références à une culture allemande mixte, allemande et juive « Heinrich Heine », « Lorelei », « le Rhin » pervertie par l'animalité primitive des soldats « Les Bavares, les Saxons » qui « aboient comme des chiens » et « rient comme des chevaux ». La superposition des références temporelles renvoyant à de multiples passés, au passé récent – l'année 1941 – au temps des légendes symbolisé par le joueur de flûtes de Hamelin conduisant les « petites souris juives » hors de la ville, ainsi qu'à la préhistoire de l'humanité, crée un tourbillon chaotique de temporalités illustrant l'engloutissement irrévocable et subi des Juifs désignés vaguement par le pronom personnel « ils ». « Enfants » sans défense, ils se soumettent et disparaissent dans le cours du temps, spectateurs silencieux de l'indifférence du monde :

Ils sont partis comme les enfants de Hamelin.  
Ils sont descendus sous la terre, disparus à jamais,

66. De son vrai nom Zangvil'd Matveev, Ivan Elagin, *Sobranie sočinenij v dvuh tomah* [Œuvres en deux tomes], M. : Soglasie, 1998, t. 1, p. 18-19.

67. *Ibid.*, p. 95, 98.

68. Nom d'un ravin situé près du monastère Saint-Cyrille à Kiev.

Partis dans les lointains obscurs  
 De l'obscur année quarante et un.  
 Leur regard est celui des condamnés,  
 Leurs besaces misérables sur le dos...  
 Et cette procession avance dans le silence  
 Sous les aboiements des cris des soldats.<sup>69</sup>

L'effacement spatial et temporel des Juifs rendu par les adverbes *bespovorotno*, littéralement « sans retour » et *pokuda* littéralement : « jusqu'à cet instant-lieu », est l'aboutissement d'un processus cosmique. Avec la mort du peuple juif, le monde s'enfonce dans la pénombre. L'allitération de « č » et « t » crée un maillage sémantique étroit unissant les mots « sveča/ bougie », « tuči/ nuages sombres » et « noči/ les nuits ». L'absence réelle et symbolique de lumière concrétise cette incompréhension caractéristique de la « poésie de la nuit » :

En ces nuits pas une seule bougie ne brûlait,  
 Celui qui le pouvait, allait se dissimuler dans une cave  
 Et les étoiles et le soleil s'étaient cachés dans les nuages,  
 Loin de notre monde cruel.

Par contraste, dans le cycle poétique *Kirillovskie Jary* la poétesse Anstej intègre la destruction des Juifs de Kiev dans un vaste panorama des ravins débutant par la peinture idyllique d'une nature sauvage seulement troublée par la présence d'une dryade timide, gardienne des arbres et épouse d'Orphée. Mais déjà arrive midi, le mouvement initié par les pas de la jeune fée a réveillé la végétation et les animaux du ravin. Tout n'est que mouvement et frémissement dont le charme vénéneux suggéré par l'absinthe de l'Apocalypse (*polyn*) est interrompu par l'apparition de l'Ange de la mort, Azrail, posté devant la porte de la maison. La simple indication des « monuments renversés [sbitye pamjatniki] » dans la première strophe trouve un développement dans l'emploi d'un lexique abondant renvoyant à une mort de plus en plus concrète et présente, matérialisée d'abord par un « linceul », « des passeports », puis, dans la dernière strophe, par des tas d'habits d'hommes, de femmes et d'enfants, « à demi abattus, à demi asphyxiés/ à demi recouverts de terre »<sup>70</sup>. Cette prééminence de la mort dans la vie exprimée par la position « à demi » est amplifiée sous la forme d'une métaphore filée assimilant le trajet des Juifs vers le ravin à celui du Christ montant sur le Golgotha :

Plus loin, se soumettant à un appel sourd,  
 À un croisement parmi de vieilles tombes [...]   
 les ravins devinrent le Golgotha, le pied de la croix.

69. Traduit par A. Epelboin et A. Kovriguina, *La Littérature des ravins*, p. 176. En dépit de nos efforts nous ne sommes pas parvenus à trouver la version originale du texte repris dans Il'ja Levitas, réd., *Babij Jar v serdce*, Fond "Pamjat' Bab'ego Jara", 2001, p. 206-207.

70. Ol'ga Anstej, *Dver' v stene* [La porte dans le mur], Munich, 1949, p. 24.

Contrairement à la symbolique chrétienne, le Christ n'est pas un martyr éman-  
cipé de la Loi mosaïque, mais un homme juif, le fils de Joseph et de Marie,  
distingué parmi les chrétiens et condamné par eux. Le peuple juif de Kiev, « les  
vieillards ressemblant à Abraham et les enfants aux cheveux bouclés rappelant  
ceux qui couraient dans les rues de Bethleem lors de la naissance de Jésus »,  
ce peuple est sur la croix<sup>71</sup>. La répétition à la fin de chaque strophe de mots  
contenant les sonorités croisées « r » comme dans *krest*, la croix et « -est- » de  
*mesto*, l'emplacement, l'endroit, permet d'ériger au centre du poème l'image  
d'une croix :

Première strophe : I privol'noe iz privol'nyh mest ! [Et le plus libre des  
endroits libres !]

Deuxième strophe : I dušistoe iz dušistyh mest ! [Et le plus parfumé des  
endroits parfumés !]

Troisième strophe : Strašnyj koričnevyy skorčennyj krest [Une croix marron  
terrible et racornie]

Quatrième strophe : Černyj lobnyj zapekščijsja krest ! Strašnoe mesto iz strašnyh  
mest ! [Une croix noire, poteau d'exécution au sang coagulé ! Le plus terrible des  
endroits terribles !]

L'harmonie initiale du tableau représentant la dryade est anéantie. Comme dans  
de nombreuses poésies de la Shoah, l'expression de l'impossibilité de dire l'horreur  
des vies massacrées est associée au morcellement du monde juif : feuilles de livres  
de prières, tales déchirés comme autant d'habits coupés en signe de deuil et vais-  
selle brisée enfouie dans les entrailles de la terre<sup>72</sup> :

Je ne trouve pas de mot pour dire cela ; voyez-donc la vaisselle sur la route.  
Un Tales déchiré, des lambeaux de passeports délavés par la pluie.

Pour autant, cette vision du massacre et des victimes trahit l'extériorité des narra-  
trices uniques qui assistent à l'événement sans y participer. Titova comme Anstej  
ne partagent pas le destin des Juifs qu'elles racontent en gardant une certaine distan-  
ciation esthétique et existentielle. Le fait d'avoir marché jusqu'au ravin n'entraîne  
pas chez Titova au niveau du texte l'expression du partage d'un destin commun  
avec les Juifs. Le sujet est et reste un motif littéraire ne sortant jamais des limites  
d'un récit maîtrisé. Cette approche littéraire, qui établit une zone intermédiaire de  
réflexion entre le réel et le texte, est illustrée chez Titova par un détournement du  
regard qui passe des victimes aux soldats allemands en train d'accomplir des actes  
de guerre. Cependant, et c'est là une différence essentielle entre Anstej et Titova,  
si, au début du poème *Kirollovskie Jary* le fossé est un espace neutre, les derniers

71. Cette idée est présente dans la peinture juive sur la Shoah, par exemple dans les œuvres  
de Chagall. Elle est également un motif important de la création littéraire juive en yiddish, par  
exemple dans l'œuvre du poète yiddish Uri Zvi Greenberg (1894-1981), voir Roskies, *Apoca-  
lypse, Response to Catastrophe*, p. 264.

72. Ertel, *Dans la langue de personne*, p. 70-84.

vers illustrent une exacerbation des sens signifiée par l'invite faite au monde à écouter et à voir ce qui s'est passé dans le fossé. Anstej prend l'univers à témoin du martyr des Juifs.

Contrairement à Anstej, Titova et Elagin, les deux poètes ukrainiens Pavlo Tyčina et Maksim Ryl'skij n'étaient pas à Kiev au moment de la tuerie mais, comme nous l'avons déjà noté, ils étaient au courant de ce qui s'était passé. Ainsi dans son œuvre rédigée en 1942, Tyčina évoque le lieu de la tuerie :

Peuple juif ! Je te connais ! Je te reconnais ! Ma plume n'a pas été guidée par la  
seule douleur Quand au bord même de la vie  
Tes fils ont été fauchés par des projectiles, [...] <sup>73</sup>

Mais, comme le souligne involontairement le titre identique de leur poème « Au peuple juif », Tyčina et Ryl'skij s'adressent au peuple juif comme à une entité à laquelle ils n'appartiennent pas. En dépit des références bibliques renvoyant chez Tyčina à la sortie d'Égypte (« Et ta force est née il y a longtemps, quand/ Tu étais uni et tes enfants étaient rassemblés. / Et tu étais plein de fougue, comme un torrent de montagne !/ Et devant toi s'ouvrait un chemin large comme une mer. » <sup>74</sup>), et des énumérations de noms de personnalités juives célèbres, comme le rabbin andalou, poète et philosophe Salomon Ibn Gabirol (1020-1058), Juda Halévi (1075 ?-1141), le poète et révolutionnaire Ošer Švarcman (1889-1919) élevé avec l'écrivain Sholem Aleichem au rang de prophètes du judaïsme soviétique réformé, la culture juive est réduite à quelques clichés (l'humour juif, les souffrances juives) suffisamment vagues pour se dissoudre dans une société soviétique où « chacun donne ce qu'il a de meilleur ». Les Juifs offrent aux Ukrainiens Marx et Heine, tandis que les Ukrainiens font connaître aux Juifs la grandeur de leur poète national, Taras Ševčenko <sup>75</sup>.

Par contraste Mikola Bažan et Volodomir Sosjura (1898-1965) proposent une description plus concrète et également plus universelle de la tuerie. La fumée des feux dans le ravin (« L'Herbe et la terre glaise, des abîmes roux/ Un fossé maculé d'une effrayante pourriture. » <sup>76</sup>) où finissent de se consumer les cadavres des victimes en putréfaction s'élève du sol et recouvre le ciel empêchant les hommes aux consciences aveugles et indifférentes de voir le soleil :

Une fumée oppressante, d'une lourdeur insupportable,  
Se levait et était suspendue au-dessus de l'effrayant ravin,

73. Pavlo Tyčina, « Evrejskomu narodu [Au peuple juif] », *Izbrannoe* [Morceaux choisis], M. : OGIZ, 1946, p. 303-305 ; Maksim Ryl'skij, « Evrejskomu narodu [Au peuple juif] », *Slovo o materi rodine* [Un mot sur la mère patrie], M. : Goslitizdat, 1943, p. 29-30.

74. Tyčina, « Evrejskomu narodu », p. 303.

75. Ryl'skij, « Evrejskomu narodu », p. 30.

76. Mikola Bažan, *Izbrannye proizvedenija* [Œuvres choisies], M. : Hudožestvennaja literatura, 1984, t. 1, p. 21.

Souffle de la mort étouffant comme un cauchemar,  
Il se glissait dans les maisons, monstre aveugle.<sup>77</sup>

Chez Sosjura, les filets de fumée se rejoignent et s'associent au-dessus du Dnepr pour former un Golem menaçant et risible à la fois par son inconsistance et son impuissance :

Fleur natale de ma patrie  
Tu te consumais d'un feu si lourd, et une fumée s'élevait de toi,  
Et se répandant sur la Kurenevka, au loin, et restait suspendue au-dessus du Dnepr,  
Puis elle effleurait les herbes avant de monter vers les cieux,  
Comme un géant menaçant au front soucieux...<sup>78</sup>

Toute la nature pleure l'anéantissement des Juifs composant une foule compacte reconstituée dans sa diversité, comme c'est le cas dans les témoignages directs :

On les conduisait ici et on le faisait mettre en rang,  
Un ordre était aboyé dans une langue étrangère...  
Ils étaient fusillés « à la gloire de la Vaterland »,  
Et ils tombaient, la sœur et l'ami, l'ami et le frère,  
Et ils tombaient, la fiancée et l'épouse,  
Les mères et les enfants, la grand-mère et le grand-père triste, tous tombaient sans un cri, silencieux...<sup>79</sup>

L'individualisation des victimes chez Sosjura et Bažan illustre la proximité des narrateurs qui ont intégré le lieu du massacre jusqu'à faire corps avec lui et à être confronté à l'incompréhensible qui prend la forme de questions ou de l'expression d'un discours indicible par faute de mots adaptés :

Ne pas blêmir, ne pas trembler, ne pas partir –  
Rester et juger ! Rester à son poste comme un noble soldat !  
Tous les serments sont trop faibles pour être criés  
Il n'y a pas assez de malédictions pour maudire !<sup>80</sup>

Les deux poèmes de Mikola Bažan et Volodimir Sosjura pourraient certainement « parler » davantage si nous disposions de toutes les données concernant la date et le lieu de leur première publication. Pour Sosjura, nous pouvons à nouveau affirmer que la présence de son poème en ukrainien dans un journal de Kiev conforte la déduction faite précédemment sur les plus grandes libertés

77. *Ibid.*

78. Volodimir Sosjura, « Babin jar », *Kiiv'ska Pravda*, 15 décembre 1943, p. 2.

79. *Ibid.*

80. Bažan, *Izbrannye proizvedenija*.

offertes dans les organes de presse de langues non russes et édités « loin » de Moscou, par rapport aux quotidiens et hebdomadaires nationaux. En effet, les poèmes de Sosjura et Mikola Bažan sont proches par leur contenu et leur structure narrative. Ils contiennent également, sous une forme il est vrai à peine esquissée, les motifs de l'union physique du témoin avec les cadavres et de la solitude des morts. Ces deux leitmotifs sont aussi présents et développés dans les œuvres poétiques sur Babij Jar d'Il'ja Erenburg, Pavel Antokol'skij (1896-1978), Dovid Gofštejn et Perec Markiš<sup>81</sup>. Les poèmes de ces deux écrivains ont été publiés en yiddish.

Le texte de Gofštejn introduit le thème de la Jérusalem, fiancée et amante, femme de chair et de sang dont le poète distingue une main à travers la fumée. Comme plus tard Kipnis, Gofštejn s'adresse à la Cité en la tutoyant, et la proximité de destin avec la Femme est rehaussée par un contact charnel :

Précieuse jusqu'aux pleurs, chère, chère jusqu'à la douleur,  
Je te vois, ville, je te vois, demeure.  
Ta main à travers la fumée, le feu et la souillure  
Montre aux fervents libérateurs  
Ton commandement, ton clair augure.<sup>82</sup>

Ce motif de la demeure ou plus largement de la maison désignant dans la Bible la Ville sainte, Jérusalem, est également présent en creux dans le cycle de six très courts poèmes consacrés par Erenburg à Babij Jar<sup>83</sup>. L'anéantissement du monde juif a provoqué la disparition de Jérusalem, de toutes les « Jérusalem » de la cosmogonie juive, et le ravin, espace où triomphe la mort, est devenu le lieu central de la civilisation juive qui rayonnait autrefois dans les villes d'Europe :

Je vivais autrefois dans les villes,  
Et les vivants m'étaient chers,  
À présent dans les terrains vagues  
Je dois déterrer les tombes,  
Chaque ravin à présent m'est connu  
Et chaque ravin m'est une maison.  
J'ai jadis baisé les mains

81. Les poèmes de ces deux écrivains ont été publiés en yiddish. Le texte de Markiš a été traduit du yiddish en russe par L. Pen'kovskij. Le poème de Gofštejn est traduit pour la première fois par Fleur Kuhn. D'autres œuvres littéraires pourraient certainement faire partie de cette série, comme Avram de Sava Golovanivskij, mais pour différentes raisons nous n'avons pas pu établir avec certitude leur année de rédaction et nous avons donc préféré ne pas les inclure dans notre étude.

82. David Gofštejn, «Kiev», *Ejnikajt*, 11 novembre 1943, p. 2.

83. Pour une reconstitution de l'intégrité de ce cycle, voir Shrayner, « Jewish-Russian Poets Bearing Witness to the Shoah, 1941-1946... », p. 75 ; le premier : « K čemu slova i čto pero... », le deuxième : « Raketa saljutov. Čem nebo černej » ; le troisième : « Čužoe gore, ono kak ovod » ; le quatrième : « Budet solnce v tot den', ili dožd', ili sneg... » ; le cinquième : « Den' pridet i slaven gromkij hor » ; le sixième : « Prošu ne dlja sebja, dlja teh... ».

De cette femme aimée  
et pourtant je ne l'ai pas connue.<sup>84</sup>

Les thèmes du « baiser » et de la caresse du vent rempli de fumée cherchant l'épaule et les mains de la bien-aimée, femme réelle et citée engloutie dans le poème de Sosjura :

La fumée s'étirait au ras du sol,  
Touchant les mains et embrassant les épaules  
Et repartait d'où elle était venue, traversant les feux tout proches,

trouve un prolongement dans un poème du cycle d'Erenburg :

Il y aura des bras pour enlacer,  
Il y aura des lèvres pour embrasser,  
Et le vent abreuvé de vers,  
Passera la nuit près de l'aunaie.

La femme incarne la Cité et, toujours chez Erenburg, elle est également de manière prosaïque la maison et la famille :

Mes enfants ! Mes joues vermeilles !  
Ma famille innombrable!<sup>85</sup>

Elle conserve cependant toute sa sensualité et apparaît logiquement sous les traits de Sulamith, l'épouse et l'amante du Cantique des Cantiques dans *Mémoire non éternelle*<sup>86</sup> du poète Pavel Antokol'skij (1896-1978)<sup>87</sup>. Le caractère hermétique du texte d'Antokol'skij contribue et renforce sa puissance érotique diffuse marquée par l'omniprésence de formes verbales passées à la troisième personne du féminin singulier ainsi que par des images se référant à la beauté corporelle. Comme dans les œuvres précédentes, le poète se fait amant et se love dans le creux de l'épaule de sa fiancée dont il effleure les épaules de ses lèvres :

Laisse mes mains effleurer ta peau,  
Mes lèvres se poser sur ton épaule ambrée !

Mais si chez Kipnis le son des instruments de musique annonce la venue de la Jérusalem céleste, dans le poème d'Antokol'skij les cordes des violons (juifs) sont

---

84. Il'ja Erenburg, « K čemu slova i čto pero... », traduit par Epelboin et Kovrigina, *La Littérature des ravins*, p. 209.

85. *Ibid.*

86. Pavel Antokol'skij, « Ne Večnaja pamjat' [La mémoire n'est pas éternelle] », *Znamja*, N°7, 1946, p. 65-65

87. *Ibid.*



cassées, la peau des tambours est crevée. Sulamith a été engloutie dans la terre du ravin et ses cendres ont été dispersées aux quatre vents :

Les trompettes sont enroutées, les cordes ne vibrent plus.  
Les archets sont brisés dans les doigts des violonistes.  
De qui étais-tu le bonheur. La tristesse ? La Sulamith ? Peut-être n'appartenais-tu à personne.

Antokol'skij, Kipnis, Gofštejn et Erenburg, amants dépossédés du corps de leur maîtresse, n'ont plus pour « maison » que les lieux de destruction vidés de leur vie. Chez Ozerov comme chez Markiš, seul le ravin gorgé de sang peut encore attester d'une certaine vitalité malsaine et inquiétante :

Je dois  
Vous montrer cet endroit où la terre trembla sept jours durant sans répit  
Au-dessus des corps enterrés vivants... Suivez-moi... Cent mille personnes...  
Non, ils étaient encore plus nombreux...  
Tués par les Allemands en cet emplacement...  
Elle bouge encore, leur tombe...<sup>88</sup>

Le peuple juif n'existe plus en tant que peuple. Il est devenu terre glaise, un « nous » aggloméré d'ossements brisés et d'habits déchirés et Erenburg demande à l'Humanité de l'accueillir en son sein avec tout le respect qui lui est dû. Mais c'est un peuple mort qui défile désormais :

Éteignez la lumière. Abaissez les drapeaux.  
Nous sommes venus à vous. Pas nous, les ravins.

La négation exprimée dans ces vers d'Erenburg constitue la tonalité dominante des œuvres d'Ozerov, Antokol'skij et Gofštejn. Elle est directement formulée grammaticalement par des formes négatives comme chez Antokol'skij et Erenburg :

Je prie non pas pour moi mais pour ceux,  
Qui ont connu le sang et qui, plus longtemps que d'autres,  
N'ont entendu le chant de l'amour et celui des violons,  
Ceux qui n'ont vu ni roses ni miroirs,  
qui n'ont pas fait grincer le sol de l'entrée, [...] <sup>89</sup>

Afin d'exorciser l'absence, le narrateur dans le texte d'Ozerov refait le trajet vers Babij Jar où il se heurte au silence amplifié par l'omniprésence de l'allitération de la consonne « n » contenue dans « net » « tišina/ le silence » ainsi que dans

88. Perec Markiš, « Babij Jar », *Stihotvorenija i poemy* [Vers et poèmes], M. : Goslitizdat, 1945, p. 404.

89. Traduit par Epelboin et Kovriguina, *La Littérature des ravins*, p. 212.

de nombreux mots entrant dans la composition de strophes d'une très grande unité sonore :

<p>Значит, я немислимо стар,          На столетья считать — не          счесть.          [...]         Я у неба прошу : Расскажи,          Равнодушное до обидного          Жизнь была. Будет жизнь.          А на лице твоём ничего не          видно.          Может, камни дадут          ответ ?          Нет... [...] И ребёнок          сказал : - Не забудь !          И сказала мать : - Не          прости !          И закрылась земная грудь,          Я стоял не в Яру- на пути.<sup>1</sup></p>	<p>Značit, ja nemyslimo star,          Na stolet'ja sčitat' — ne          sčest' .          [...]         Ja u neba prošu : rasskaži,          Ravnodušnoe do obidnogo          Žižn' byla. Budet žižn' .          A na tvoem lice ničego ne          vidno.          Možet, kamni dadut otvet ?          Net... [...] I rebėnok skazal :          - Ne zabud' !          I skazala mat' : ne prosti !          I zakrylas' zemnaja grud' ,          Ja stojal ne v Jaru — na puti.<sup>2</sup></p>	<p>Alors, je suis immensément          vieux.          Le décompte ne peut pas se          faire en siècles.          [...]         Je m'adresse au ciel : dis          nous,          Toi, indifférent jusqu'à          l'outrage...          La vie fut et la vie sera, mais          ton visage          Ne montre rien.          Peut-être les pierres pourront          répondre ?          Mais non.          [...]         Et l'enfant a dit : - N'oublie          pas !          - Ne pardonne pas ! a ajouté          sa mère.          La terre a alors refermé sa          poitrine.          Je n'étais plus dans le ravin,          mais en chemin.<sup>3</sup></p>
--	---	--

La poésie sur Babij Jar est une poésie de la nuit au sens propre du terme, une poésie du vide et du noir, plus exactement elle est un discours, la quintessence d'un vide distinct de celui des camps d'extermination. Les cadavres dans les fosses sont la preuve d'une extermination selon un processus primitif. Néanmoins, le témoin affronte aussi l'épreuve de la solitude. Son regard cherche Dieu, mais Dieu est absent. Dans le poème de Markiš deux héros, Gur-Ar'ė, rescapé de Babij Jar et Sadvoskij, commandant d'un groupe de partisans se retrouvent près du ravin. L'incompréhension domine devant le silence des hommes et la défaite de Dieu. Les ossements ont beau s'agiter pour rappeler le Créateur à son devoir, les vents ne soufflent pas sur la vallée de la mort, les ossements ne se couvrent pas de nerfs et de chairs. Ce n'était qu'un rêve. Le départ à la guerre des deux preux soldats se rendant sur le champ de bataille pour venger les morts en faisant payer le prix de leur sang aux Allemands, est un réconfort dérisoire. Certes leur tâche est noble, mais elle ne compense pas la perte des êtres chers. Pour Markiš, l'homme qui descend au fond du ravin est face à une évidence : Dieu n'est pas venu : « Il aurait

90. Le poème de Lev Ozerov a été publié dans la revue *Oktjabr'*, 3-4, 1946, p. 160-163.

91. Traduit par Epelboin et Kovriguina, *La Littérature des ravins*, p. 201-202.

92. *Ibid.*

pu descendre ! Ce terrain vague a été le lieu d'un holocauste tout de même ! »<sup>93</sup>, pense Gur-Ar'e avec regret et Antokol'skij lance à la fin de son poème la prière du *Chema' Yisrā'el* (Ecoute, Israël) qui se perd dans le vide.

Dieu n'intervient pas. Toute perspective eschatologique est réduite à néant. Mais cette absence – attendue, logique chez des écrivains soviétiques lancés à corps perdus dans l'édification du communisme – aurait pu être compensée par le soutien des « autres », les amis, les voisins, russes, ukrainiens, le pouvoir. Espoir déçu. Pour Bergel'son comme Kipnis « notre Kiev », le « Kiev juif » a été massacré dans un lieu suffisamment éloigné pour que les « autres » puissent se détourner, ne pas regarder. Les témoins juifs portent dans leur regard un chagrin non partagé rendu par l'adjectif russe « *čužoe* [autre/étranger] ». L'emploi réitéré de ce mot qui prend sens du fait même de sa répétition dans des poèmes d'Erenburg dans lesquels il est question de « chemins “étrangers” »<sup>94</sup> et du « malheur des autres »,

[qui] est comme un taon,  
Tu as beau le chasser, il revient,  
Tu veux t'en aller, c'est trop tard, [...],  
Il vient et il gémit la nuit,  
Mais qu'y faire, à chacun son propre malheur.

Ce même vocable et ses variantes qui sont d'une grande occurrence dans d'autres textes comme par exemple le discours de Kipnis, illustrent la différence essentielle entre la littérature juive et les écrits non-juifs sur Babij Jar.

Après la guerre, les Juifs, témoins directs ou indirects du massacre, restèrent seuls, isolés avec leur chagrin et leur détresse, abandonnés par Dieu et par ceux que la barbarie nazie n'avait pas désignés comme une race à éliminer en priorité. Pour les Juifs soviétiques, simples citoyens ou personnalités littéraires, le principal motif de l'ébranlement ne fut pas la découverte ou la redécouverte de leur judaïté, mais cette solitude juive à laquelle les condamnait leur état de survivant.

ERLIS 42-54

Université de Caen Basse-Normandie

bczerny@aol.com

---

93. Markiš, « Babij Jar ».

94. Le deuxième poème du cycle Babij Jar d'Erenburg : « *Raketa saljutov. Čem nebo černej* ».

## Annexes

Les documents en annexe sont traduits pour la première fois en français. Par leur forme et leur contenu, ils apportent un éclairage inédit sur la tragédie de Babij Jar. Il nous semblé nécessaire de les porter à la connaissance des lecteurs dans leur intégralité.

### Document 1

Tanklevskij Mikael, « Tevakh hachudim bekiev ubcarei Ukraina », *Davar*, 14 avril 1943, p. 1, 4 (en hébreu);

également : « Dir Kiever khurn [La Destruction de Kiev] », *Ejnikajt*, 5 avril 1943, p. 3 (en yiddish) (traductions de Shmuel Bunim)

#### Récit d'un témoin

Un Juif réfugié originaire de Kiev, Mihail Ben Yossef Tanklevskij, qui demeurait dans le quartier du Podol, [n° 13] est parvenu grâce son air aryen [...] à s'enfuir des territoires occupés par les nazis. Il s'est présenté au bureau du Comité antifasciste juif et a témoigné de ce qu'il a vu à Kiev et dans d'autres localités. Il a vécu dix-neuf mois dans les territoires occupés par les nazis et a parcouru à pied 1 900 km jusqu'aux lignes soviétiques.

Voici, en résumé, son témoignage : « neuf jours avant l'entrée des Allemands à Kiev, j'ai envoyé ma femme et mes trois enfants à Brjansk. Mon frère, ma sœur et moi sommes restés à Kiev près de notre vieux père âgé de 7[?] ans. Le 17 septembre, quand l'ennemi s'est rapproché de la ville, notre père a exigé que nous partions. Nous nous sommes rendus à Darnica. Là, nous avons rencontré des centaines de familles juives évacuées de la région. Deux jours plus tard, les Allemands ont occupé Darnica<sup>95</sup>. Tous les Juifs, civils ou militaires, des blessés et même des personnes non juives ont été rassemblés dans un camp entouré de barbelés. Après quelques jours, tous les Juifs ainsi qu'un certain nombre de non-juifs qui avaient un aspect juif ont reçu l'ordre de quitter nus le camp et de creuser des fosses. Tous ont été exécutés à la mitrailleuse, y compris notre vieux père. Je suis parvenu à échapper au massacre grâce à mon air aryen. L'air résonnait des cris des blessés qu'on jetait dans les fosses avec les morts. De nombreuses personnes restées au camp ont perdu la raison. Nos souffrances sur le lieu d'internement ont duré encore dix jours. Durant cette période, nous avons reçu une seule fois de la nourriture : une miche de pain noir et du hareng salé. Beaucoup sont morts de faim et leurs cadavres sont restés sur place. Le 26 septembre, en compagnie de deux prisonniers, je suis parvenu à m'évader en franchissant les barbelés. Les sentinelles fascistes ont ouvert le feu. Mes compagnons ont été tués. Sans vêtements

---

95. Nom d'un quartier de Kiev où était située une gare.

et pieds nus, j'ai continué ma route jusqu'à Kiev. Un ami russe m'a recueilli et m'a donné des vivres et des habits. Il m'a raconté ce qui se passait dans la ville. Le boulevard Kreščatik et les rues attenantes ont été complètement détruits. La seule maison encore intacte était le bâtiment de l'ancienne Douma. Les fascistes ont démolé les rues Nikolaev et [...]. Par la suite du dynamitage du Grand Hôtel<sup>96</sup> par les partisans, une explosion qui a fait beaucoup de victimes parmi les Allemands, des potences ont été dressées dans toutes les rues de la ville. Des centaines d'hommes, des vieux et des jeunes, ont été pendus tous les jours. Fin septembre, la Kommandantur a affiché dans toute la ville l'ordre à tous les Juifs de se rendre [...] au cimetière Luk'janovskoe. Ce furent trois jours d'horreur ! J'étais dans la cour d'un immeuble et j'ai tout vu. J'ai vu passer des milliers de Juifs, des vieillards, des enfants, des malades, se dirigeant au cimetière vers une mort certaine. Parmi eux se trouvaient mon frère Lejb, sa femme Rivkah, leurs jumeaux et le père aveugle de ma belle-sœur, Haïm Šapiro. Des centaines de Russes et d'Ukrainiens, des voisins et des amis des Juifs, ont suivi ce "cortège funèbre de morts-vivants" jusqu'au [illisible] où ils ont été repoussés par les nazis. Les Juifs sont descendus dans des fosses creusées à l'avance et exécutés [...]. En l'espace de trois jours 56 000 Juifs, morts ou seulement blessés, ont été ensevelis ensemble. Les nazis ont proclamé que quiconque donnerait refuge à un Juif serait exécuté et ont promis une prime de cent marks à qui révélerait une cachette de Juifs. Ensuite des fouilles et des perquisitions ont commencé dans toutes les maisons de Kiev. Se cacher à Kiev devenait trop dangereux et début octobre, j'ai quitté les lieux. À quelques kilomètres de la ville, un soldat nazi m'a demandé mes papiers en criant "partisan ?" et m'a amené au quartier général. J'ai été tabassé et ramené à Kiev au camp de concentration de Kirillovka<sup>97</sup> où se trouvaient déjà de très nombreux prisonniers de guerre, des civils et même des femmes et des enfants. Durant toute la journée, nous restions à ciel ouvert et la nuit on nous poussait dans une baraque qui pouvait à peine abriter cent personnes et nous étions cinq cents ou six cents. On se marchait les uns sur autres. Tous les jours, d'autres victimes étaient amenées au camp de concentration. Afin de se débarrasser du plus grand nombre de prisonniers, les Allemands en fusillaient de temps en temps près des fosses. Il est difficile de décrire les cris de détresse. Les premiers jours de notre emprisonnement à Kirillovka, nous n'avons pas reçu de nourriture. De temps en temps des mains anonymes nous faisaient passer, à travers les barbelés, des bouteilles d'eau et des pommes de terre, mais les sentinelles nazies les interceptaient. J'ai réussi, une fois, à attraper deux pommes de terre. Pendant huit jours, elles ont été ma seule nourriture. Quotidiennement, plus de cent personnes mouraient de faim. Le neuvième jour, les Allemands ont commencé à nous nourrir : 100 gr. de pain par jour et une soupe transparente. En échange de la nourriture, nous avons été forcés de travailler. Nous travaillions de l'aube jusqu'aux premières étoiles. À la mi-octobre, une escouade a été envoyée au cimetière Luk'janovskoe. Le tableau

---

96. Les incendies et explosions furent pris comme prétexte pour justifier l'arrestation des Juifs considérés comme les principaux éléments de la résistance à l'armée allemande.

97. Kirillovskij jar est le nom d'un ravin où se trouvait un monastère du même nom (Kirillovskij), autrement dit le monastère Saint-Cyrille.

que nous avons découvert nous a glacé le sang : des fleuves de sang s'écoulaient, le sang des 56 000 Juifs assassinés ici. Les pluies avaient érodé la mince couche de terre. Ce jour-là, mes cheveux ont blanchi d'un seul coup. On nous a ordonné de recouvrir le sang. Nous y avons passé deux jours et deux nuits. Quelques jours plus tard, un groupe a été réquisitionné pour travailler de nuit à la lumière de projecteurs dans la forêt de Goloseevskij. Nous avons vu des enfants juifs âgés d'un à six ans rescapés du massacre, il y avait aussi des gamins ukrainiens et russes. Un officier allemand a expliqué que chaque soldat avait l'ordre d'assommer les enfants avec un gourdin et que pour chaque tête ils seraient récompensés par un verre d'eau-de-vie. Le jeu a commencé et des cris de détresse ont retenti dans la forêt. Au bout de quelques heures, nous avons reçu l'ordre de creuser des fosses et des officiers nazis ivres y ont jeté les corps des enfants, il y en avait quatre cents, morts ou blessés. Le commandant allemand s'est écrié tout heureux : "Il ne reste plus un enfant juif à Kiev. C'est ce que nous allons faire dans le monde entier. Nous anéantirons tous les Juifs".

Durant tout l'hiver, nous avons vécu sans aucun abri. Des milliers d'entre nous sont morts de privations, de froid et de maladies. Ma barbe a poussé, toute blanche. Les prisonniers m'appelaient « grand père » et je n'avais que 32 ans. Au printemps, on nous a envoyés travailler dans les champs. Après quelques mois, le chef de chantier m'a accordé un congé. J'ai prétendu habiter un village éloigné. C'est ainsi que j'ai longuement erré sous le nom d'Ivan [...], un nom que j'avais trouvé dans les documents d'un paysan ukrainien, mort. En route, j'ai appris les atrocités qui avaient été commises à Žitomyr, [illisible] et à Kremenčug. J'ai été le témoin de nombreuses souffrances, j'ai vu des potences dressées dans chaque village et localité. J'ai entendu beaucoup de récits sur des partisans qui ont sauvé des familles juives en les arrachant des mains des paysans. Au début de janvier 1943, après avoir marché 1 900 km, je suis parvenu jusqu'à un village proche de Staryj [illisible]. Là j'ai été arrêté et conduit chez le maire du village qui trinquait avec des officiers allemands ivres. Ils m'ont roué de coups en hurlant : "partisan !" et après m'avoir sévèrement blessé – [...] – ils m'ont jeté dans une cave. Le lendemain l'Armée rouge libérait le village et nous a tous sauvés de la mort. »

## Document 2

Abram Kagan, « Čto ja videl na evrejskom kladbišče okolo Bab'ego jara, [Ce que j'ai vu au cimetière juif près de Babij Jar] », GARF (Gosudarstvennyj Arkhiv Rossijskoj Federacii), f. 8114, op. 1, d. 89, 177-177ob. 177.

L'été 1942, la Kommandantur de la ville de Kiev annonça que les habitants de la ville qui souhaitaient recevoir gratuitement des plaques de monuments funéraires ainsi que des grilles en fer devaient se rendre au cimetière juif à une certaine heure. Les occupants avaient décidé de disperser et de distribuer tout ce qu'ils n'avaient pas détruit afin qu'il ne restât plus une seule trace du cimetière juif. L'annonce

ne reçut pas un grand écho dans la population de Kiev. Les habitants ukrainiens intègres ne voulaient pas prendre part à la profanation et la destruction du cimetière. Et les Allemands durent accomplir ce sale travail par eux-mêmes.

Il y a quelques temps, je me suis rendu au cimetière Luk'janovskoe et j'ai vu l'insupportable outrage que les monstres fascistes ont fait subir à cet endroit de repos éternel. Le cimetière occupe une très grande surface. Autrefois, il y avait beaucoup de riches monuments en marbre de toutes les couleurs, noir, blanc, vert foncé. Pour la plupart ils ont été arrachés, puis brisés en petits morceaux qui ont été ensuite répandus dans les rues et sur les routes comme du mâchefer. Le chemin menant au cimetière était encombré de pierres tombales. Au fond du ravin, j'ai vu par exemple un morceau de marbre avec une inscription restée intacte en lettres d'or : une mère avait voulu immortaliser la mémoire de son enfant mort trop tôt. Un peu plus loin, un débris du monument funéraire d'Isaak Krugljak, qui fut un médecin populaire à Kiev. Impossible de reconnaître le cimetière de Kiev. Près de l'entrée, il y a des tas entiers de tombes qu'il a été trop difficile d'extraire totalement de la terre, elles ont été concassées et au-dessus des monceaux de pierres ont été entassées des grilles tordues et torsadées.

Nous approchons de la tombe du rabbin Mojše Mordhem. Sa sépulture est souillée, les murs sont effondrés, les anciennes inscriptions en hébreu sont recouvertes de suie noire.

Nous voilà maintenant devant le caveau de la famille Brodskij, de riches négociants bien connus à Kiev. C'est le même spectacle : les photographies et les plaques ont été volées, les plaques en marbre ont été cassées en petits morceaux. La surface du cimetière était devenue un vaste jardin potager louée par un baron allemand.

Les gardiennes des lieux, Maria Rudanenko et Marina Lucevko, racontent que pendant un an, les Allemands ont obligé des soldats juifs hongrois à travailler ici et à casser des tombes en morceaux qui ont été ensuite utilisés pour paver les rues. Des soldats russes du camp de concentration se trouvant à proximité furent également affectés à ce genre de travaux. Cela dura des mois.

Les Allemands transportèrent de nombreuses grilles en fer à Babij Jar. Toutes les barres et autres clôtures furent utilisées pour les feux dans lesquels les monstres allemands ont fait brûler les corps avant de prendre la fuite. À Babij Jar, nous avons vu également de nombreux débris en marbre provenant du cimetière. Des emplacements sont recouverts par la cendre des cadavres consumés.

### Document 3

Dovid Bergel'son, « Kiev », *Ejnikajt*, 1943, p. 4.

(en yiddish, traduction de Fleur Kuhn, adaptation de Boris Czerny)

Des hauteurs du boulevard Kreščatik, on descend vers le quartier du Podol. Il vaut mieux y aller à pied qu'en transport en commun. À droite, le long de la berge supérieure, comme un funiculaire monte et descend le tramway [...]. Un peu plus



loin, à l'arrière plan, folâtre le Dnepr. C'est un fleuve altier, qui ressemble à un train gris, mais il garde un air enjoué. Par les chaudes journées de l'été, il badine avec le soleil. Quand l'automne est en son déclin, il joue avec les nuages sombres. Et quand il commence à geler, il s'amuse avec les bateaux et les barques qui glissent sur lui sont comme autant de petites échardes qui se prennent dans ses vagues. Le Dnepr est un fleuve jeune et ancien à la fois. Des collines les plus hautes aux rues les plus basses, toute la ville de Kiev se reflète dans ce fleuve, comme lui, Kiev est enjouée, elle est jeune et vieille à la fois. La première grande œuvre littéraire, *Le Dit d'Igor*, est née dans les environs de Kiev, elle fut le fruit de l'union des deux grandes littératures, russe et ukrainienne. Au pied de la cité, les vagues du Dnepr ont bercé les enfants de l'histoire russe et ukrainienne. C'est aussi dans cette cité que commence l'histoire des Juifs en Russie. [...]

Tout autour de Kiev et dans toute l'Ukraine, dans les villes et bourgades vivait une importante population juive. Les Juifs n'étaient pas ingrats et offraient leur force et leur travail à la terre qui les accueillait et leur existence était faite de heurs et de malheurs. Et il en était ainsi depuis bien longtemps. Dans toute l'Ukraine, de la mer Noire jusqu'à Kiev et même au-delà, le vendredi soir, dans les villes et les bourgades, à la même heure, à la même minute, les fenêtres des maisons juives s'éclairaient des lumières des bougies. Les Juifs avaient le droit de fêter Shabbat. Mais, par contre, à l'époque tsariste, il leur était interdit de se rendre à Kiev.

Leurs enfants se démenaient pour trouver un travail ou avoir la possibilité de suivre des études. Pendant des siècles, des millions de Juifs ont défié cette loi qui leur interdisait de vivre dans Kiev, ville de collines et de monts. Au début de la révolution d'Octobre, on dénombrait environ trente mille Juifs dans la ville. Le pouvoir soviétique leur a donné le droit de vivre et voyager sans restriction dans tout le pays. De toutes les bourgades et des villes d'Ukraine, des Juifs, des jeunes comme des vieux, ont commencé à affluer vers Kiev. Ils se sont installés dans les quartiers des fabriques et des usines et ont trouvé leur place dans les établissements et entreprises, ainsi qu'à l'université et dans les différents instituts de la ville. Sur les 700 000 habitants de Kiev, il y avait environ 250 000 Juifs. Les travailleurs staliniens ont transformé l'ancienne ville commerçante ukrainienne en un centre industriel soviétique accessible à tous les peuples de l'URSS. La fière ville montueuse a embelli de jour en jour et son charme n'a cessé de croître. [illisible]. De nouvelles constructions monumentales d'une rare élégance sont sorties du sol. Chaque bâtiment a été pensé pour que son architecture s'harmonise aux lignes courbes de ses collines et vallées. Des rues nouvelles et larges semblent descendre comme des cascades jusqu'aux eaux bleues du Dnepr. Parée de bijoux de la tête aux pieds, Kiev est devenue une ville identifiable entre toutes. Le soir, des hauteurs du Kreščatik jusqu'au bas du quartier du Podol, les illuminations électriques brillent de mille éclats comme autant de pierres précieuses. Tous les soirs après le coucher du soleil, du Dnepr enjoué remontent les chants de centaines, de milliers de jeunes gens heureux.

- Kiev, ville jeune et ville ancienne à la fois, cité éternelle, Kiev détruite et profanée, qui chante désormais pour toi en gravissant les rives de l'espiègle Dnepr ?

- Kiev ! Qui pleure maintenant ta destruction ?

La vue des cours jonchées d'ordures fait naître l'effroi dans le regard des passants.

- C'est là qu'était le Kreščatik ?

Du Podol, il ne reste que de misérables ruines. Des balcons tordus pendent des cordes et des nœuds de gibets. Dans une fosse, près de l'hôpital juif, gisent cinquante-six mille corps de Juifs fusillés ou enterrés vivants. Dans la forêt de Goloseevskij, au fin fond du quartier de Demievka [Demeevka], les soldats allemands touchaient leur solde de bourreaux lorsqu'ils atteignaient les têtes des enfants juifs tués par centaines : pour chaque crâne fracassé à la lumière des feux de camp, un plein verre de schnaps !... Kiev, ville détruite, ville piétinée et abandonnée ! Un jour, c'est certain, tu te relèveras et demanderas des nouvelles de tes enfants ! Kiev ! Tu as fidèlement élevé tes nombreux habitants, et chacun d'entre eux a senti son cœur se déchirer en te quittant pour errer en allant de villes en villages.

Kiev, ville torturée, ville exsangue, du haut de tes monts et de tes collines dévastés, tu t'adresseras au monde pour demander :

- Mes enfants, où êtes-vous maintenant ?

Kiev, notre ville et notre demeure, nous, tes fils et tes filles qui nous battons sur le front, nous faisons le serment que si notre main faiblit et ne s'emplit pas d'une force nouvelle avant que ceux qui t'ont détruite ne soient tous exterminés, [...], alors que notre main droite se brise et tombe.

Kiev ! Notre jeunesse accompagnera de ses chants ta reconstruction et ta splendide beauté retrouvée.

Et vous, fils et filles de Kiev, disséminés et dispersés de par le monde, ne pleurez pas la destruction de votre ville. Et si des larmes coulent tout de même de vos yeux, alors que chacune de vos larmes s'écrase comme une puissante bombe sur la tête de ceux qui ont violé Kiev. Plus il y aura de bombes, plus vite Kiev sera vengée, et plus vite Kiev sera reconstruite.

- Kiev, ville jeune et vieille à la fois, cité éternelle, Kiev détruite et profanée, qui chante désormais pour toi en gravissant les rives de l'espiègle Dnepr ?

- Kiev ! Qui pleure maintenant ta destruction ?

#### Document 4

Capitaine de garde I. Falikman, « Der lebedike eydes [Le Témoin vivant] », *Ejnikajt*, 10 février 1944, p. 3.

(en yiddish, traduction de Fleur Kuhn, adaptation de Boris Czerny)

Je marche dans les rues de Kiev. Je descends la rue de l'Armée rouge et [cherche] sur la [porte d'apparat] de la maison n° [11] une trace de la plaque commémorative, qui disait autrefois à tous les passants :

- Ici a vécu Sholem-Aleichem.

La plaque n'est plus là. Seules de petites crevasses demeurent dans les briques rouges du mur. J'arrive rue Gor'kij et cherche la maison où a vécu le poète qui

habite mon cœur : son recueil de poèmes m'a accompagné au front, sa poésie que j'ai traduite en russe, vers après vers, pour les engagés de l'Armée rouge [...] près de Stalingrad. Je cherche la plaque commémorative sur la maison de Švarcman. Il n'y a pas de plaque. Une main allemande [...] l'a arrachée. Cela fait mal, comme si je voyais ma propre maison détruite

Voici les ruines des éditions Nacmind. C'est là que j'ai publié mon premier livre. Et voici le bâtiment où se trouvait la rédaction du Shtern [Štern]. Je vais par les rues et pense à nos lecteurs, aux fils et aux filles de mon peuple. Certains ont péri à Babij Jar, d'autres ont rejoint l'Armée rouge et ont combattu les armes à la main pour se venger des assassins.

Et ainsi, plongé dans mes souvenirs et mes pensées, je monte dans les pièces où se trouvait la rédaction de Der Shtern. Là, je vois un journaliste ukrainien s'entretenir avec un soldat de l'Armée rouge. Le soldat de l'Armée rouge porte un bonnet de fourrure et des bottes de feutre. J'entends ses derniers mots :

- J'ai remis ces [...] roubles d'or au fonds de protection du territoire... Voici l'attestation...

D'un coup, le soldat de l'Armée rouge se redresse, comme pour saluer un supérieur. Mais au lieu de porter la main à sa chapka, il se dirige vers la porte :

- Camarade capitaine, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Jankl Kaper !

Je le reconnais. C'est un jeune charpentier de Ljubar', une bourgade de Volhynie où je suis né.

- Comment es-tu arrivé ici ?

- J'ai traversé bien des épreuves... Vous avez le temps, camarade capitaine de la garde ? Pendant des mois, j'ai été aux mains des Allemands...

Jankl Kaper a effectivement traversé bien des épreuves. Ce simple menuisier de Ljubar' a enduré de grands tourments. D'autres ont certainement connu des situations encore plus terribles, mais une ignominie aussi épouvantable que celle infligée sous ses yeux à un peuple, cela, personne au monde ne l'avait encore vu. Il est le témoin de ce qui s'est passé à Babij Jar en septembre 1941 et surtout de mai à juillet 1943...

Au cours des deux années d'occupation de la ville, Jankl a enduré les plus effroyables souffrances, les pires douleurs ainsi que les plus terribles humiliations et abominations. Avec quelques autres soldats de l'Armée rouge qui se sont battus jusqu'à leur dernière balle, il n'a pas quitté la ville et s'est défendu, adossé au Dnepr. Il a connu nombre de situations périlleuses d'où il est sorti indemne. Il a vu ces milliers de Juifs, jeunes et vieux, abusés et conduits vers Babij Jar pour y être fusillés. Le hasard a voulu qu'il ne soit pas emmené à Babij Jar et qu'il reste au camp de concentration. Il a fait des dizaines de tentatives d'évasion, mais à chaque fois, il a été rattrapé et battu sauvagement [...]. En mai 1943, Jankl Kaper et trois cents autres prisonniers soviétiques enchaînés traversèrent Kiev jusqu'à Babij Jar. Cet effroyable endroit était entouré de fil de fer barbelé. Les Allemands ont ordonné que les prisonniers condamnés à mort construisent dans la terre des sortes d'énormes fours et qu'ils disposent des rails d'acier à leur sommet.

Les prisonniers étaient entravés par des chaînes si courtes qu'ils ne pouvaient pas faire un pas de plus de trente centimètres. Ils travaillaient sous la menace d'armes automatiques et des mitrailleuses allemandes. Quand les fours furent achevés, les Allemands ordonnèrent à ceux qui portaient des chaînes de creuser la terre de Babij Jar. Rapidement des crânes humains, des lambeaux de corps, des dizaines de vêtements en décomposition furent exhumés. L'ordre fut donné de continuer à creuser, il y avait beaucoup de cadavres empilés, les uns sur les autres. Des enfants, des vieillards, des femmes gisaient en tas. Les Allemands ne s'écartaient pas un instant de ceux qui fouillaient la terre. Ils ordonnèrent de traîner les morts jusqu'aux fours et de les disposer en rangs serrés, corps contre corps, tête contre tête, jambe contre jambe. C'étaient les cadavres des Juifs fusillés fin septembre 1941.

Un Allemand fourrageait dans la bouche de chaque mort avec des tenailles à la recherche des dents en or. Quand environ quatre mille cadavres furent disposés dans le premier four, les Allemands commandèrent de les arroser de pétrole et d'allumer le bois sous les rails. Un gigantesque bûcher s'embrasa, qui continua à brûler une journée et une nuit entières.

Quand ce premier four eut fini de se consumer, les prisonniers durent passer au tamis les cendres humaines, les éclats d'os afin qu'il ne reste aucune trace. Dans le fond des appareils de tamisage, il restait des bagues, des chaînes, des bracelets en or fondu : un Allemand jetait tout dans un grand sac. La cendre humaine passée au tamis était mélangée à du sable et servait à aplanir le chemin le plus proche...

Deux, trois, dix, puis finalement vingt fours furent ainsi dressés dans lesquels près de cent mille corps ont été brûlés. Cent mille vies ont été exterminées dans cette vallée de l'horreur de Babij Jar. Jankl Kaper raconte avec le ton d'une personne que plus rien ne peut émouvoir :

- Certains cadavres étaient si fortement accrochés les uns aux autres qu'on n'a pas pu les séparer. On les a mis dans le four comme ça. C'était, semble-t-il, des membres d'une même famille, qui s'étaient enlacés avant de mourir. La plupart du temps, il y avait des enfants au milieu.

Quelle horreur ! Comment un œil a-t-il pu voir une scène pareille, comment des mots peuvent-ils raconter cela, et comment une plume peut-elle écrire de tels récits ? Le sang se fige dans le cœur !

Les prisonniers enchaînés travaillèrent pendant trois mois. Puis, les Allemands leur ont ordonné de construire un four de dimensions plus réduites pour trois cents personnes... De façon évidente, les Allemands avaient décidé de faire disparaître à jamais toutes les traces de leur secret meurtrier de Babij Jar, et les derniers témoins allaient être assassinés à leur tour... Quand le four plus petit fut achevé, tout le monde comprit que les prisonniers seraient tués la nuit même, et Jankl Kaper s'est enfui avec ses camarades [illisible], Budnik et quelques autres. Sur les [300], dix-huit sont restés en vie. Ce sont dix-huit témoins de l'enfer<sup>98</sup>.

---

98. Certains noms des évadés sont connus : Ivan Talaevskij, Sergej Bestužev, D. Budnik, Vladimir Davydov, L. Doliner, et Jakov (Jankl) Kaper qui témoigne ici.

Ce n'est pas le moment de raconter ce que Jankl Kaper a encore dû endurer jusqu'à ce qu'il voie les premières forces de l'Armée rouge aux abords de Kiev. De très nombreuses fois, il s'est retrouvé face à la mort. Alors qu'il se trouvait pour la dernière fois dans la prison allemande où on l'avait incarcéré car il était soupçonné d'être un partisan, il laissa dans une rainure du plancher des roubles en or qu'il avait trouvés parmi les morts de Babij Jar et qu'il n'avait pas remis aux Allemands. Avant de partir comme volontaire dans l'Armée rouge, Jankl Kaper est revenu dans cette prison, où se trouvent désormais enfermés des Allemands et ceux qui les ont aidés. Avec le chef de la milice, Jankl Kaper a défait les lames du parquet et en a extrait les pièces qu'il y avait dissimulées.

- Cet argent, je l'ai donné au fonds de protection du territoire et maintenant, je vais faire don au pays de toutes mes forces et, si cela est nécessaire, j'offrirai ma vie sur le champ de bataille, en combattant les fascistes allemands, ces plus atroces monstres que la terre ait connus.

Notre peuple vit. [Trois lignes illisibles]

## Document 5

Dovid Bergel'son, « Undzer Kiev [Notre Kiev] », *Ejnikajt*, 11 novembre 1943, p. 3. (en yiddish, traduction de Fleur Kuhn, adaptation de Boris Czerny)

Fritz n'est plus à Kiev, il ne martyrise plus cette ville.

L'Armée rouge l'en a chassé.

Fritz aurait bien voulu faire de l'Ukraine et de Kiev son « espace de vie ».

Fritz [...] n'avait aucune raison d'inclure l'Ukraine dans l'héritage de ses pères.  
[...]

Fritz a chez lui suffisamment de grandes villes bien aménagées. Mais Fritz exigeait la belle ville de Kiev pour... la détruire.

L'Ukraine et tout l'État soviétique œuvrent pour faire de Kiev une ville chaque année plus belle et attractive, tandis que Fritz, lui, avait besoin de soumettre cette cité lumineuse et montueuse, de disposer du magnifique boulevard Kreščatik pour en faire un tas d'immondices et éclabousser ses balcons du sang des victimes, [...], il voulait épuiser ses habitants au travail, profaner tous ses musées, ses institutions savantes et ses monuments d'art antique, et ensevelir dans des fosses des Russes et des Ukrainiens ainsi que plusieurs dizaines de milliers de Juifs pas encore totalement morts.

Fritz se réjouit quand quelqu'un – qui n'est pas de la famille Fritz – meurt de faim. Fritz ne prend plaisir à la vie que lorsque d'autres – qui ne sont pas de la famille Fritz – voient leur sang se répandre. Kiev libérée s'en souviendra et en sera le témoin devant le monde entier. Aujourd'hui et pour l'éternité, Kiev reste à jamais liée pour l'humanité à l'idée de libération.

Kiev est le sourire de ceux qui ont trouvé le réconfort.

Kiev est une fête, la fête de la liberté retrouvée.

[...] Dans la joie et l'allégresse la ville de Kiev sera reconstruite sur ses monts et ses collines. Ses enfants reviendront vers elle. Et le puissant fleuve, le Dniepr, apportera à nouveau la chaleur d'avril sur ses rives, et des bateaux, des remorqueurs [...], comme autant de villages maritimes, se presseront vers le port [...], important et exportant des produits variés et raffinés. Et les soirs d'été reviendront, la ville se remplira d'inspiration comme une coupe de vin. Et la coupe débordera. Et le boulevard Kreščatik reconstruit vibrera de mille bruits. Dès l'aube scintilleront de multiples feux électriques qui, unis à la lueur du crépuscule, brilleront tous ensemble comme un jour de réjouissances. Et on pourra croire qu'au fond de cette large et belle rue, a lieu une véritable fête. Tel un dais nuptial illuminé de bougies dans un royaume enchanté, une procession se formera et s'approchera aux sons des trompettes et des tambours.

Notre devoir le plus sacré est de nous venger de l'ennemi qui a saccagé la ville et de faire sortir le plus rapidement la cité de ses ruines. Notre tâche est aussi de pourchasser l'ennemi sans relâche et de lui faire quitter le territoire soviétique, sa fuite sera notre présent à la ville suppliciée.

Kiev, capitale de l'Ukraine, est libre, Kiev est à nouveau une ville soviétique.

En nettoyant la terre et les villes soviétiques de la souillure fasciste, en déployant pour cela force et dévouement, l'État soviétique et l'armée russe enseignent de manière évidente à tous les peuples [libres] à mettre fin à leurs souffrances.

Le dévouement déployé par les soldats de l'Armée rouge pour libérer Kiev restera pour l'humanité un exemple et une sublime leçon de courage et d'héroïsme.

## Document 6

Icik Kipnis, *À l'occasion du troisième anniversaire de la libération de la ville*<sup>99</sup>.

29 septembre. C'est une date terrible, dans la langue yiddish de tous les jours, c'est un « yortsait », un anniversaire, et c'est le troisième anniversaire de Babij Jar.

À cette occasion les Juifs allument généralement des bougies et disent la prière des endeuillés, le kaddich. Mais il est fort improbable qu'il existe au monde une salle, un temple assez immense pour contenir tant de lumières et un nombre si considérable de bougies... Et comme pour compenser cette absence, on te souffle à l'oreille une idée de vengeance :

- Tu es bien bête, qu'as-tu besoin d'autres lumières, ils sont là les feux que tu cherches, ils brûlent sur d'immenses espaces et sur tout l'horizon ! Ce sont les flammes des coquettes villes ennemies qui brûlent avec fracas et rougeoient comme des torches ! Raisonne-toi un peu ! ... considère que ce sont là des feux allumés en l'honneur de notre bien triste célébration !

---

99. Traduit en français d'après la version russe traduite du yiddish par Lev Fruhtman ([http://www.holocaust.kiev.ua/news/vip10\\_1.htm](http://www.holocaust.kiev.ua/news/vip10_1.htm)). Malheureusement, nos recherches ne nous ont pas permis d'établir quand et où le texte avait été publié pour la première fois.

Écoute bien : tu pourras peut-être entendre les Allemandes éperdues pousser des gémissements, peut-être aussi les rejetons des SS qui ont anéanti ton peuple, sont-ils en train de crever. On sait que les braves Greta allemandes ont suggéré à leurs braves Hans de ne pas s'inquiéter si les petites chemises et autres habits qu'ils leur faisaient parvenir en Allemagne avaient des taches de sang. Les Greta sont de solides ménagères pleines d'expérience, elles sauront bien vite faire partir ces éclaboussures anodines... La seule pensée que de tels monstres existent fait passer l'envie de voir Greta et ses semblables périr d'un seul coup sous une bombe. Il faudrait qu'elles souffrent un peu avant de mourir...

Aujourd'hui, c'est le 29 septembre.

Les gens affluent vers Babij Jar de tous les coins de la ville.

Immédiatement j'ai eu conscience et j'ai senti au fond de mon cœur qu'il ne fallait pas y aller en tramway, et je suppliais :

- Mes amis, rendons-nous là-bas à pied ! Faisons ce trajet, marchons par ces rues qui furent inondées par la foule de nos frères et de nos sœurs. Ils venaient depuis les quartiers du Podol et de la Demeevka. D'autres aussi arrivaient des quartiers de Kurenevka et de Šuljavki. Les rues de la Bol'shaja et de la Malaja Vasil'evskaja livraient traîtreusement des familles entières comme des personnes seules, des jeunes et des vieux, des enfants comme des vieillards. Au niveau de la rue L'ovskaja, les rivières des deux rues ne formaient déjà plus qu'un seul fleuve, le fleuve de la mort et du massacre. Et tous ceux qui étaient au milieu de ce flot, toutes ces personnes dupées et dévastées formant une masse compacte, provoquaient l'effroi chez ceux qui les suivaient du regard, même si certains dans la rue portaient leurs plus beaux habits.

Vous connaissiez peut-être les sœurs Dolin ? C'étaient deux vieilles habitantes de Kiev, deux femmes âgées, Emma Markovna et Eva Markovna. Les deux femmes se regardaient, épouvantées et éperdues...

Peut-être que le pire était à venir ? Peut-être seront-elles seulement expulsées de la petite pièce douillette qu'elles occupent au cinquième étage où chaque coin de meuble dit au regard de chaque nouveau visiteur que deux femmes âgées demeurent ici depuis bien longtemps. Peut-être que cet acte inique n'ira pas au-delà de certaines limites et que leur existence même ne sera pas en jeu. Regardez un peu toutes ces personnes qui ont été chassées dans la rue, quelle masse, il y a là certainement tout notre peuple.

Regardez, il y a aussi des personnes connues et respectées, il serait plus simple de dire qui n'est pas là. Voici le docteur Rybak et son épouse, et voilà un rabbin venant d'une ville nouvelle, et il y a même la vieille Varšavčiha... et peu importe qu'elle ait eu des enfants, et même de très bons enfants, vous pouvez me croire. Aujourd'hui elle marche dans la rue avec les autres, il n'y a personne pour l'accompagner... Il faudrait appeler l'un de ceux qui marchent dans cette foule, mais cela semble incongru.

Emma Markovna et Eva Markovna n'ont pas pu emporter avec elles de gros ballots. Ce sont des femmes faibles et âgées. Leurs affaires tiennent dans deux petits paquets sans forme. Elles n'ont pas oublié leur album de photographies ainsi que deux coupes en argent jauni, deux coupes utilisées dans la famille depuis des

générations pour dire le kiddoush. Les bougeoirs de maman étaient trop lourds. Il aurait été peut-être mieux de ne pas les laisser sur la fenêtre derrière le rideau. Que dites-vous ? Qu'il aurait fallu les porter à la voisine russe, ou mieux encore de les cacher au fond de l'armoire, oui, peut-être...

Tiens, dans la même rangée que les sœurs Markovna, sur ses jambes frêles marche Perele, une gamine de dix ans qui habite au cinquième, c'est une gentille petite fille, la meilleure de l'immeuble. Mais aujourd'hui elle se cramponne aux jambes de sa mère, elle se serre si fort contre elle qu'elle gêne sa maman qui s'énerve et lui crie dessus. Et cette femme si douce et si pudique est accablée d'être au cœur même de la foule. Même chez elle, par timidité, elle était toujours un peu effacée et discrète.

Que ressentiez-vous dans vos cœurs ce jour-là mes sœurs et vous, mes milliers d'enfants ?

Je serai pour vous la victime expiatoire de vos douleurs !

... Voilà pourquoi aujourd'hui, trois ans après le massacre, je tiens à ce que nous nous rendions là-bas à pied...

Dans un tramway, même si toutes les lumières sont allumées, l'ambiance est trop quelconque, étouffante aussi et puis... il se pourrait qu'un regard étranger touche mes plaies par maladresse et indécatesse... oui par indécatesse, et ma douleur serait forte, car mes plaies sont à vif...

Cela fait un peu moins de quatre ans que nous n'étions pas revenus ici, chez nous, et nous voici réunis aujourd'hui en ce jour de deuil dans cette triste procession. Nous sommes venus, à pied, en voiture et en train, de tous les coins du pays pour retrouver notre Maison libérée. Et notre ville natale, comme une mère, doit nous prendre dans ses bras, nous redonner un peu de force et nous ramener à la vie. Notre chemin a été bien difficile et plein d'obstacles, le temps de la séparation a été alourdi par l'amertume et la douleur causée par la perte de ceux qui ne sont plus là.

Au fond de nous-mêmes, nous réalisons que notre retour dans notre nid abandonné s'est fait de façon très discrète... Nous comprenons bien que chacun porte son propre sac de malheurs et de vexations et qu'il faut le vider lentement. Chacun a son chagrin, porte le deuil d'êtres très proches, chacun aussi a des problèmes dans sa propre famille et il n'est pas indispensable de les étaler sur la place publique. Il en est de même pour les pertes, celles qui doivent être considérées sans agitation inutile comme celles qu'il convient de garder pour soi.

Tout cela est indiscutable, certes, mais il est tout autant évident qu'il est question de notre ville natale, de notre Kiev, cette ville si chère à notre cœur, (Kiev pour ces habitants c'est quelque chose, vous savez !). Les ciels sont si purs, tout est si agréable, la chaude douceur et la richesse des couleurs de l'automne, les fleurs dorées dans les arbres et sur la terre sont comme autant d'adieux à l'été déclinant ! Comment imaginer que la ville brillait ainsi quand les Allemands étaient là ? Ce n'est pas possible ! Et le chemin vers Babij Jar il y trois automnes était-il semblable à celui que nous parcourons aujourd'hui ? La lumière du soleil ne s'est-elle pas obscurcie en voyant une telle horreur ?

Nous approchons de la banlieue de la ville.



Des groupes s'approchent, ils arrivent de différentes ruelles éloignées, nous nous reconnaissons. Ceux qui ne connaissent pas le chemin menant ici, ne demandent pas leur route, parce qu'ils voient bien que tout le monde vient ici.

Et en regardant les rues inondées de soleil, nous remarquons qu'il y a beaucoup de femmes et peu d'hommes.

Quoi de plus normal, la guerre n'est pas finie, même si elle approche de la fin. Et pour nous, c'est un grand réconfort et une véritable fierté de savoir que nos garçons en vareuses de soldats de l'Armée rouge affrontent l'ennemi et le repoussent sans relâche toujours plus loin.

Les gens sont regroupés et parlent peu. En regardant leurs visages ridés, on lit le malheur et les souffrances qu'Hitler nous a imposés. La coupe de leur peine est pleine à ras bord et il suffira d'une seule goutte pour qu'elle déborde en un torrent de tristesse. Des sanglots montent déjà du côté du ravin. Les visages deviennent plus sombres, plus tendus aussi. Les plus faibles n'ont pas pu se retenir, ils poussent des cris, leurs pleurs sont des plaintes. Le sable se dérobe sous nos pas et nous attire vers le fond... De grandes ravines recouvertes d'herbe folle, des fosses profondes, un buisson.

- Où sommes-nous ?

- Est-ce bien le bon endroit ?!

Nos jambes flanchent.

La foule est déjà dense. Certains sont arrivés avant nous. Mais personne ne dit « bonjour ». Et personne ne répond à celui qui fait l'erreur de prononcer une parole de bienvenue... Nos cœurs ne font plus qu'un et nos regards sont dirigés vers une petite place envahie de ronces dont la forme rappelle une tasse à quatre côtés. Un récipient au fond duquel se trouve non pas un reste de vin, mais du sang délavé par la pluie et la neige. Plus loin, dans une combe, il y a un petit morceau de tissu blanc froissé et sale. Ce fut autrefois une chemise... Il y a aussi des boucles de cheveux traînant par terre, une vieille casquette, des lambeaux de barbe arrachée avec la peau. Tout cela semble pire que la mort...

Presque au milieu du ravin, au centre, il y a une petite botte éculée qui a glissé d'une jambe au tout dernier moment, en cet instant inimaginable que ni vous ni moi n'avons vécu et que par conséquent nous ne sommes pas en mesure de décrire ; une petite botte dont s'est séparé le pied qui trébuchait au moment même où la vie quittait le corps sombrant dans la fosse de la mort. Personne n'ose effleurer la botte, personne ne la déplace. Personne non plus ne touche le morceau de crâne à l'autre bout du ravin. C'est un bout d'os tout nu d'un côté et recouvert de peau en putréfaction et de cheveux de l'autre. Le crâne montre ses dents au ciel comme un chien sauvage, cet éclat de corps béni est comme un reproche vivant, il est l'émissaire de Babij Jar, le témoin de toute une communauté martyrisée de plusieurs centaines de milliers d'individus. Il porte des accusations et exige des réponses, il ne supporte pas les compromis et n'attend pas la charité. À ceux qui agissent autrement, il plante le rictus de sa face dans leur cœur. Oui, même toi tu n'es pas à l'abri, même si tu es un de ces proches, même si tu es la chair de sa chair, le sang de son sang.

Il y a ici d'autres témoins « vivants » de la sorte. Des petites têtes qui ont été épargnées par le feu. Elles racontent des histoires que le cerveau humain ne peut

contenir et que la langue humaine n'est pas en mesure de dire. Des personnes sont penchées au-dessus de ces crânes depuis les premières heures du jour. Certains pensent qu'ils arriveront bien à saisir quelque chose, une parole. Les yeux sont rouges d'avoir pleuré, les cœurs débordent de tristesse. Mais tous attendent quelque chose et personne ne veut partir. Peut-être quelqu'un va-t-il venir et s'adresser au peuple.

Mon cœur aussi est vide d'avoir pleuré, mais je sais très bien ce que je peux dire ouvertement à tous :

- Mes frères, mes amis ! Nous tombons, le visage face au sol, nous recouvrons nos têtes de cendre, nous hurlons et nous nous débattons. Nous sommes submergés par nos pleurs et nos sanglots. N'y a-t-il pas d'autre attitude possible ? Peut-être quelqu'un va-t-il venir et nous dire que nous cédon trop à la tristesse, que nous nous faisons trop souffrir, que nous nous épuisons à hurler et à lacérer nos visages jusqu'au sang sur les ronces des plantes sauvages qui poussent sur les parois du ravin, jusqu'à nous perdre dans la douleur et les cris.

Et pourtant, mes frères de sang, j'ai envie de dire à chacun d'entre vous :

- Juifs, mes chers frères, levons-nous, secouons nos habits de la cendre de nos victimes, illuminons-nous de cette lumière si particulière que notre peuple porte en lui !... Un homme qui a perdu une jambe ou un bras, ou même seulement un doigt, se sent déjà en position d'infériorité et humilié...

Mais un peuple... Un peuple à qui on a retiré la moitié, les trois quarts, comme cela nous est arrivé, un peuple, telle une goutte d'eau ou une bille de mercure, est capable de se reconstituer... Si on lui retire une partie, une autre aussitôt se gonfle, se remplit de vie et retrouve son intégrité.

Faisons de même, levons-nous, redressons-nous de toute notre taille, et portons bien haut notre étendard. Aujourd'hui encore des peuples communient à la lumière de notre enseignement. Et vous verrez alors que les gens seront pénétrés de respect pour nous, pour notre courage et notre force.

En rentrant chez moi, au carrefour des rues qui partent de Babij Jar, j'ai rencontré un jeune Juif. Ses chaussures étaient recouvertes d'une couche de poussière et ses yeux étaient voilés par la tristesse des épreuves endurées.

Nous ne nous connaissons pas, mais cela ne nous empêche pas d'échanger quelques mots. Il voit des personnes qui marchent sur la grande route et qui se dirigent vers nous. Il remarque :

- Beaucoup de Juifs se rendent à Babij Jar.

- Oui, mais beaucoup de Juifs font aussi le chemin inverse, et Dieu merci ils reviennent sains et saufs.

Il a compris mon allusion. Pendant trois ans, le ravin a été coupé du monde des vivants, c'était un abîme d'où on ne revenait pas. Comme le dit la sentence biblique « Kol baeya lo vsouvoun » : Celui qui est parti là-bas, n'en n'est jamais revenu.

- Nos ennemis se réjouissaient déjà : Babij Jar sera le dernier refuge du peuple juif, le dernier lieu de l'existence juive. Il y a trois ans, les nazis avaient décidé que le nom de Babij Jar signifierait la fin de l'histoire de notre peuple. Aujourd'hui, on peut voir de l'autre côté du ravin un camp, où des prisonniers allemands couverts de

plaies purulentes errent dans leurs guenilles, obligés de bouffer les poux qui courent sur leur corps. Nous les regardons avec dégoût, comme on regarde une charogne pourrie, leurs yeux sont déformés par la jalousie, ils ont devant eux des hommes.

Je prends congé de mon jeune ami et je poursuis mon chemin.

Je suis fatigué et faible. Mais mes forces reviennent. Mon pas est mesuré et lent, je sens que j'apprends à nouveau à marcher sur la terre.

## Annexe de la note 10

Les différents témoignages sur Babij Jar sont dispersés dans différentes publications. Il nous semble important de faire le point au moins au sujet des textes auxquels nous nous référerons. En effet certaines dépositions ont été faites dans la presse, d'autres à des services de la sécurité intérieure relevant du ministère central (de l'URSS) ou d'organismes locaux (ville de Kiev, république d'Ukraine). Enfin des témoignages ont fait l'objet de réécriture comme ce fut le cas pour le *Livre noir*. Une dernière catégorie concerne les lettres directement envoyées aux membres du Comité juif antifasciste, à I. Erenburg en particulier.

L'ensemble des témoignages sur Babij Jar n'a pas été rassemblé dans un même ouvrage ni classé (et encore moins traduit en français).

Tableau et comparaison concernant les ouvrages :

– *Babij Jar, K pjatidesjatiletiju tragedii 29, 30 sentjabrja 1941 goda* [Babij Jar. Pour le cinquantième anniversaire de la tragédie des 29 et 30 septembre 1941], Jérusalem, Biblioteka Alija, 1991.

– *Neivestnaja černaja kniga: Svidetel'stva očevidecev o katastrofe sovetskih evreev (1941-1944)* [Le livre noir inconnu : témoignages de témoins de la tragédie des Juifs soviétiques (1941-1944)], Jérusalem-Moscou, Yad Vashem-GARF, 1993.

– *Le Livre Noir sur l'extermination des Juifs en URSS et en Pologne (1941-1945)*, Actes Sud, 1995.

– *Babij Jar, Človek, Vlast', Istorija: Dokumenty i materialy v 5 knigah, kniga 1, Istoričeskaja topografija, Hronologija sobytij* [Babij Jar, l'homme, le pouvoir, l'histoire : Documents en 5 tomes, livre 1 : topographie historique, Chronologie des événements], Tat'jana Estaf'eva, Vitalij Nahamnovič, sost., Kiev : Vneštorgizdat, 2004. <http://www.kby.kiev.ua/book1/articles/mart4.html>

### **Dans *Babij Jar, K pjatidesjatiletiju tragedii 29, 30 sentjabrja 1941 goda*, Jérusalem, Biblioteka Alija, 1991**

– *Operativnoe donesenie Einsatzgruppen C N°97* [Rapport d'opération N°97 de l'*Einsatzgruppen C*] du 28 septembre 1941]

- Operativnoe donesenie *Einsatzgruppen* C N°101 [Rapport d'opération N°101 de l'*Einsatzgruppen* C] du 2 octobre 1941]
- Operativnoe donesenie *Einsatzgruppen* C N°106 [Rapport d'opération N°106 de l'*Einsatzgruppen* C] du 7 octobre 1941]
- Operativnoe donesenie *Einsatzgruppen* C N°128 [Rapport d'opération N°128 de l'*Einsatzgruppen* C] du 2 novembre 1941]
- Rasskaz V. Davydova [Récit de Vladimir Davydov, évadé du camp de Syrec]. Extraits du livre-document d'Anatolij Kuznecov, *Babij Jar*, Francfort : Posev, 1970.
- Rasskaz sosedki Šlomo Gozman [Récit de la voisine de Šlomo Gozman]. Texte cité d'après *Babij Jar*, Jérusalem : Sojuz zemljačestv vyhodcev iz SSSR, 1981.
- Rasskaz Konstantina Mirošnika [Récit de Konstantin Mirošnik]. Texte cité d'après *Babij Jar*, Jérusalem : Sojuz zemljačestv vyhodcev iz SSSR, 1981.
- Rasskaz Genji Bataševoj [Récit de Genja Bataševa]. Texte cité d'après *Naša strana* [Notre pays], Tel-Aviv, 1991, 12 juillet (pas de page).
- Pis'mo D.F. Oksanič, A.N. Babad-Koval'čuk, I.N. Zlatkovskoj Il'je Erenburgu [Lettre datée du 28 juin 1945 de D.F. Oksanič, A.N. Babad-Koval'čuk, I.N. Zlatkovskaja à Il'ja Erenburg]. Cité d'après les archives de Yad Vashem, fond 019/12, t. 1, p. 80-82.
- Rasskaz Diny Proničevoj [Récit de Dina Proničeva]. Texte cité d'après le livre-document d'Anatolij Kuznecov, *Babij Jar*, Francfort : Posev, 1970.
- Pis'mo Evsej Lancmana Il'je Erenburgu [Lettre d'Evsej Lancman à Il'ja Erenburg]. Cité d'après les archives de Yad Vashem, fond 019/12, t. 1, p. 83.
- Rasskaz Raisy Daškevič [Récit de Raisa Daškevič]. Texte cité d'après *Panorama Izrailja*, Jérusalem, 1990, N°226, (pas de page).
- Matériel réuni par Lev Ozerov dont seulement une partie est entrée dans la composition du livre Noir (*Černaja Kniga*). Tous les documents réunis par Lev Ozerov et conservés Yad Vashem, fond M. 35.
- Rasskaz Minkinoj-Egoryčevoj o svjaščénike Glagoleve [Récit de I. Minkina-Egoryčeva au sujet du père Glagolev]. Cité d'après *Černaja Kniga*, Jérusalem, 1980.
- Protokoly doprosov trex uznikov Syreckogo lagerja [Protocoles d'évadés du camp de Syrec]. Cité d'après les archives de Yad Vashem, f. M 33, d. 176 : 1/ Interrogatoire le 16 novembre 1943 à Kiev par l'agent du NKGB Grigor'ev de Semen Borisovič Berl'jant ; 2/ le 12 novembre 1943 à Kiev par l'agent du NKGB d'Ukraine, Mostovoj de Jakov Andreevič Stejuk ; 3/ le 15 novembre 1943 à Kiev par le responsable du NKVD de la région de Kiev Rudenko de Jakov Andreevič Stejuk ; 4/ le 9 novembre à Kiev par l'agent du NKGB d'Ukraine Lavrenko de Vladimir Jur'evič Davydov.
- Extrait en russe (incomplet) de l'article d'Icik Kipnis sur Babij Jar trois ans après le massacre. Cité d'après *Babij Jar*, Jérusalem : Sojuz zemljačestv vyhodcev iz SSSR, 1981.

**Dans *Neivestnaja černaja kniga, Svidetel'stva očevidecev o katastrofe evreev (1941-1944)*, Jérusalem-Moscou, Yad Vashem-GARF, 1993**

– « *Žizn' v okkupirovannoj Kieve. Vospominanija I.S. Belozovskaja* [La vie dans Kiev occupé, souvenirs de I.S. Belozovskaja] ». Cité d'après les archives du GARF, f. 8114 (Fond du Comité juif antifasciste, EAK), op. 1, d. 965, l. 68-75. La personne ayant pris la déposition n'est pas indiquée. La lettre est incomplète.

– « *Spisok Evrejskoj intelligencii, pogibšej v Bab'em jaru so svoimi sem'jami. Sost. A. Kagan, 15 janvarja 1945* [Liste des juifs appartenant à l'intelligentsia qui ont péri en même temps que leurs familles à Babi Jar. Liste composée par A. Kagan, le 15 janvier 1945] ». Signature de A. Kagan, GARF, f. 8114 (Fond du Comité juif antifasciste, EAK), op. 1, d. 965, l. 134.

– « *Prišelec s togo sveta. Rasskaz hudožnika Feliks (Efim) Zinov'evič Gitermana* [Un revenant de l'autre monde. Récit de Feliks (Efim) Zinov'evič Gitermana, artiste] », GARF, f. 8114 (Fond du Comité juif antifasciste, EAK), op. 1, d. 965, l. 39-45. Le nom de la personne ayant recueilli le témoignage n'est pas indiqué.

– « *Kak ja spaslas' ot Gitlera. Vospominanija učitel'nicy Emilii Borisovny Kotolvoj. Iz pisem I.G. Erenburgu* [Comment j'ai échappé à Hitler. Souvenirs d'Emilija Borisovna Kotlova, institutrice. Lettre à Il'ja Erenburg], GARF, f. 8114 (Fond du Comité juif antifasciste, EAK), d. 960, l. 191-198.

***Babij Jar, Čelovek, Vlast', Istorija. Dokumenty i materialy v 5 knigah, kniga 1, Istoričeskaja topografija, Hronologija sobytij* [Babij Jar, l'homme, le pouvoir, l'histoire. Documents en 5 tomes, livre 1 : topographie historique, Chronologie des événements], Tat'jana Estaf'eva, Vitalij Nahamnovič, sost., Kiev : Vneštorgizdat, 2004.**

– <http://www.kby.kiev.ua/book1/articles/mart4.html>

– Toutes les très nombreuses références sont consultables en ligne.

– Des sources utilisées et citées il s'avère que les dépositions faites auprès des services de sécurité ont été très nombreuses dès la libération de la ville et lors du premier procès de 1946. Les dépositions sont conservées dans les archives des services de sécurité de l'Ukraine à Kiev et sont présentées pour la première fois.

– Sont également inédits les documents se rapportant aux dépositions des internés du camp de Syrec.

– L'ouvrage se réfère à des sources récentes – travaux de collectes effectués dans les années 1980 ou 1990.

– Cependant l'ouvrage ne comprend pas les documents présents dans les deux livres cités précédemment.

– Les trois livres sont donc complémentaires.